AJE 9131 MG

P. LÉON DERVILLE, S. J.

MADAGASCAR-BETSILÉO

ILS NE SONT QUE QUARANTE

EDITIONS DILLEN ET Cie
23, Rue Oudinot, 23
PARIS

—

PROCURE DES MISSIONS
" Chine, Ceylan, Madagascar "
73, Rue des Stations, 73
LILLE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Prix de François 4ème A 1938.

20

ASE 9131
B 2

ILS NE SONT QUE QUARANTE...

mais ils cachent sous leur soutane tous les diables de l'Enfer

LES JÉSUITES

CHEZ LES BETSILÉOS

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nihil obstat

Ambositra (Madagascar) die 1ª Februarii 1930.

Xavier THOYER, S. J.

IMPRIMATUR :

Fianarantsoa (Madagascar) die 2ª Februarii 1930.

C. R. GIVELET, S. J.
Vicaire apostolique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

1. Chute du NAMORONA.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

2. Le bambou qui sert a puiser l'eau.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

P. LÉON DERVILLE, S. J.

ASE 9131

ILS NE SONT QUE QUARANTE...

LES JÉSUITES CHEZ LES BETSILÉOS

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE

EDITIONS DILLEN ET Cie
23, Rue Oudinot, 23
PARIS

—

PROCURE DES MISSIONS
" Chine, Ceylan, Madagascar "
73, Rue des Stations, 73
LILLE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Vision Marocaine. Pièce en un acte.
« *La Hutte* », 66 *bis*, rue Saint-Didier, Paris (16e).
Prix, 1 fr. 50.

Va, Scout de France, Éclaireur de Dieu.
Editions Spes, 17, rue Soufflot, Paris (5e).
Prix, 4 fr. ; franco, 4 fr. 40.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

3. MANANJARY - Pêcheurs devant la barre.

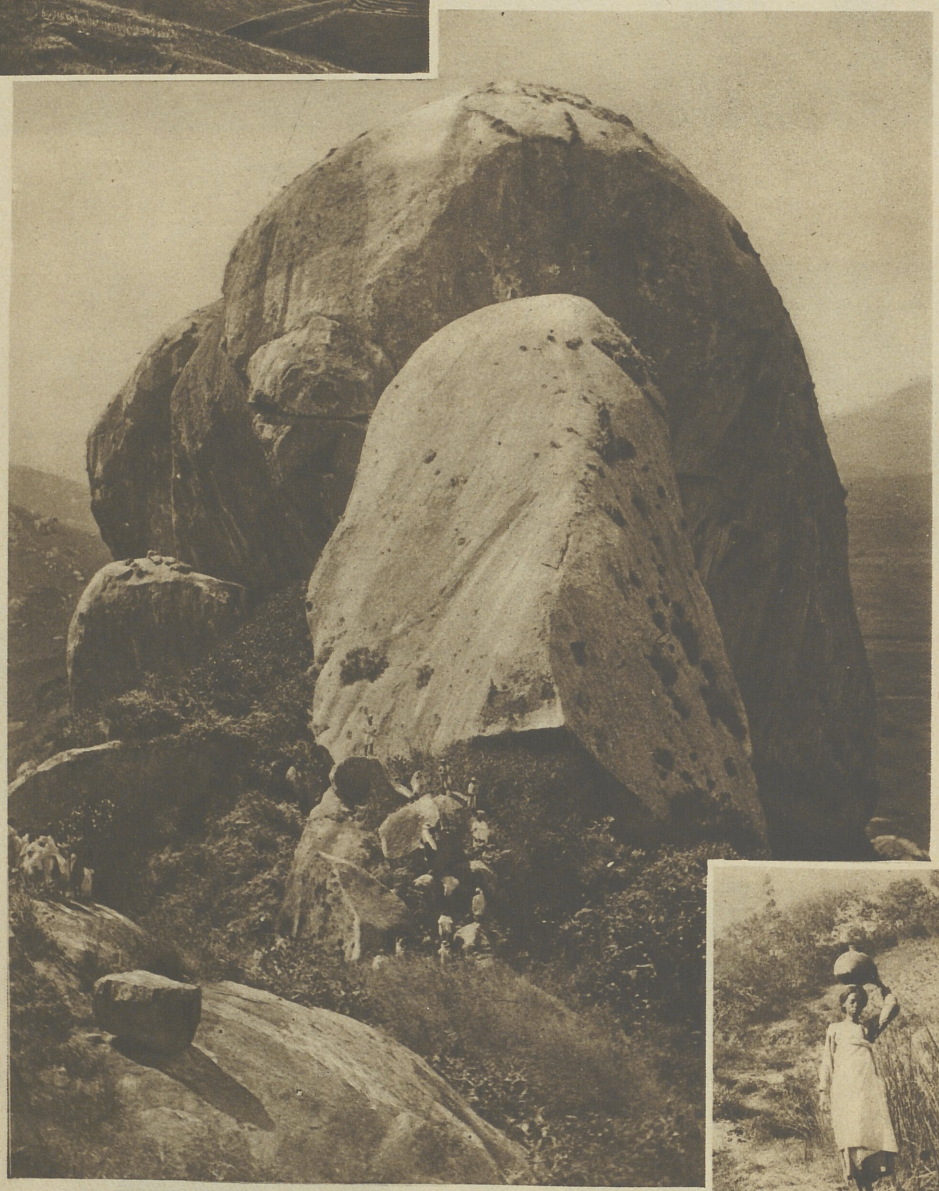
4. Case des ANTAMBAHOAKA

5. Village tanale.

6. Jeunes tanales qui rythment leur chant sur des morceaux de bambous.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

7. Pays aride et tourmenté.



8. Rocher d'IFANDANA.

9. Au retour de la source.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

10. Famille bare.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

11. Entrée d'un village fortifié.

12. Pauvre case betsiléo.

13. Haies épineuses.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PARIS, LE 12 FÉVRIER 1931.

en l'anniversaire du couronnement de SS. Pie XI,
le Pape des Missions.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai lu avec un vif intérêt la monographie que vous avez écrite sur le Vicariat Apostolique de Fianarantsoa. Erigé en 1913, ce Vicariat est encore gouverné par son premier évêque, Son Exc. Mgr Givelet. Ceux qui ont entendu, au cours des Expositions missionnaires de 1930, ce vétéran de l'apostolat parler avec une émouvante simplicité du labeur de ses prêtres et de la foi de ses néophytes, ne sauraient oublier la Mission des Betsiléos. Je voudrais, en écrivant ces lignes, essayer d'acquitter une dette de reconnaissance envers l'Evêque vénéré et apporter l'hommage de mon admiration aux vaillants apôtres de Fianarantsoa.

Des diverses impressions qui se dégagent de cette monographie, on me permettra de mettre en relief la part qui revient aux Missions dans l'œuvre colonisatrice de la France à Madagascar. « Partout où ma vie coloniale m'a porté, écrivait récemment le Maréchal Lyautey, en Extrême-Orient, en Indochine, à Madagascar, j'ai vu nos Missions être des foyers intenses de paix, d'ordre, d'éducation et de formation morale et sociale ». A Madagascar, dans les six Vicariats Apostoliques qui se partagent la grande île, l'action s'exerce en ce sens.

La région des hauts plateaux où vivent groupés la grande masse des Betsiléos, est confiée depuis 1906 aux Pères Jésuites de la Province de Champagne. En vingt-cinq ans, malgré les multiples entraves qui ont gêné leur action, les Missionnaires de Fianarantsoa ont jeté abondamment la semence évangélique.

Madagascar est en plein développement économique. La civilisation moderne pénètre par la route, la voie ferrée, le télégraphe, la T. S. F., l'hygiène et l'enseignement. Elle apporte aux indigènes d'indéniables bienfaits. Mais, en raison même de la rapidité de sa pénétration, elle risque de créer un véritable danger, de provoquer dans les esprits un certain déséquilibre moral et de déchaîner de terribles appétits de jouissance. Le but poursuivi par les Pouvoirs Publics serait compromis, si le progrès spirituel n'apportait un élément pondérateur en éveillant dans les consciences le sentiment du devoir et du respect des droits de Dieu, seule base solide de l'ordre et de la justice sociale.

On devine, à travers les lignes, au prix de quels sacrifices les Missionnaires ont accompli leur besogne. Quelques physionomies se détachent dans l'histoire comme celle du fameux Père Dupuy qui signait, avec un sourire, « chevalier de la lèpre et de la Légion d'Honneur ». Mais, combien de vaillants sont tombés obscurément, victimes de leur admirable dévouement, épuisés par les courses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à travers la brousse, dans les sentiers de la forêt, ou en pirogue sur les lagunes de l'est.

Le sacrifice a porté ses fruits. La foi s'enracine peu à peu dans les âmes. Le progrès s'affirme, non pas encore par la conquête de la masse, mais par l'intensité de la vie chrétienne des néophytes. Sur moins de 167.000, 23.000 en 1930 ont suivi les retraites annuelles. Les communions sont nombreuses, les confréries religieuses florissantes. L'indigène a compris tout ce que lui apporte le Catholicisme, et ces âmes longtemps fermées s'épanouissent à la pleine lumière de la vérité. Plus qu'au nombre des Chrétiens, quoiqu'en disent certains Protestants, les Missionnaires visent à leur qualité et à leur ferveur. On serait tenté parfois de trouver qu'on exige de ces néophytes plus que des Chrétiens de vieille souche. C'est que le Missionnaire entend établir sur le roc inébranlable d'une foi solide l'Eglise qu'il est chargé de bâtir. Peu à peu l'édifice s'élève, et voici qu'en 1929 Mgr. Givelet avait la fierté d'ordonner prêtres deux enfants du pays qui travailleront désormais, avec les Missionnaires, pour préparer en leur propre patrie, les moissons futures. Ainsi apparaît l'œuvre magnifique de l'Eglise, son emprise sur les âmes et son rôle éminemment civilisateur.

En lisant ces pages attachantes, l'ampleur de la tâche que poursuivent les Missionnaires s'évoque à la pensée. Sous le charme du récit et l'agrément des gravures, les Bienfaiteurs des Missions verront la répercussion immense de leurs prières, de leurs sacrifices, de leurs aumônes. Puisse ce volume susciter pour la Mission de Fianarantsoa le concours actif et généreux des âmes vraiment chrétiennes et de tous les cœurs vraiment français.

Veuillez, mon Révérend Père, agréer l'expression de mon respectueux dévouement en N.-S.

André BOUCHER,

Président de la Propagation de la Foi à Paris.

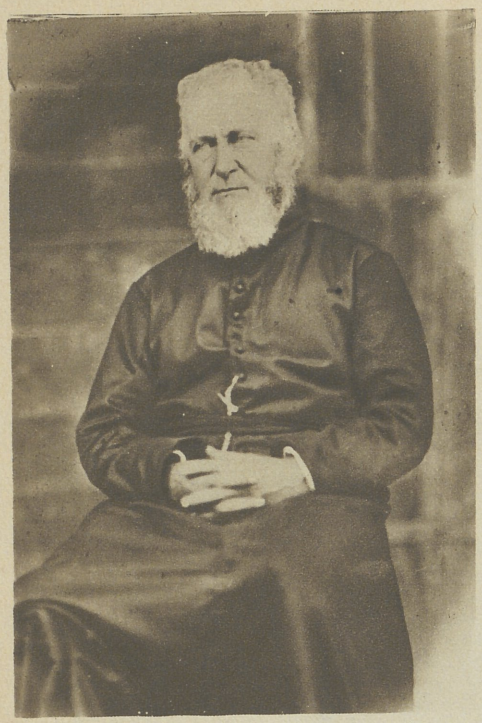
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

14. Types d'ANTAIMOROS.

15. Type de HOVA.

16. Type BETSILÉO.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



17. Le Père FINAZ.

18. S. G. Mgr CAZET.

19. FIANARANTSOA vue de l'Ouest.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PAROLES BRÈVES

Prends ce livre et lis-le.
Ceux qui l'ont écrit n'ont pas seulement vu,
comme voit un reporter ;
ils l'ont vécu.
Pas de traits, mais des faits ;
pas d'histoires, mais de l'histoire ;
pas de récits héroïques,
mais l'exposé clair et simple
de ce que font des hommes,
pour l'amour de Dieu et de leur prochain.

Paroles brèves, notes de bivouac,
écrites dans le feu de l'action.
N'y cherche pas la littérature
ou l'art du beau dire ;
peut-être serais-tu déçu ?
Cherche plutôt l'âme
qui fait vivre ces pages.

Si tu crois en Dieu, bénis-Le
de ce qu'Il accomplit par ses serviteurs,
et prie-Le de répandre sa Grâce
toujours plus abondante sur eux.
Si tu ne crois pas, incline-toi,
en homme de bonne foi,
devant l'Idéal de Charité et de Fraternité,
pour lequel des hommes comme toi
vivent et meurent.

Nous n'aurons pas travaillé en vain
et ce livre aura atteint son but,
s'il nous conquiert
la prière des uns
et la sympathie des autres.

Fianarantsoa, le 25 *Janvier* 1930.
Mission du Betsiléo.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

I

« Voyez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson ».
Jo. 4/35.

Un observateur survolant en avion la Mission dite *du Betsiléo* serait sans doute étonné et émerveillé. Il lui faudrait certes la vue large, car la Mission s'étend entre le 20° et le 22° de latitude Sud. La variété des paysages se déroulant sous ses yeux, la multiplicité des races, la différence des climats ne laisseraient pas que de l'étonner et de le charmer. La Mission du *Betsiléo* offre, en effet, cette particularité de pouvoir présenter au visiteur des régions aussi diverses d'aspect que de peuplades.

Venant de l'Est, l'observateur d'avion survolerait d'abord *Mananjary*, ravagée maintes fois par des cyclones et dont l'accès du côté de la mer est défendu par une barre dangereuse (fig. 3) ; un peu plus au Sud, et déjà sur le territoire de la Mission voisine, *Manakara* et ses travaux formidables qui tendent à la création d'un port, point terminus d'un chemin de fer en construction venant de *Tananarive-Antsirabe*. Les travaux poussés avec activité étendront bientôt la ligne jusqu'à *Fianarantsoa* et de là jusqu'à la côte Est.

Dans cette région côtière à climat tropical (1), se sont installées les grandes exploitations de café, thé, girofle, géraniums. Les cyclones qui, par deux fois, ont dévasté cette région en 1928, n'ont pas lassé la patience ni l'effort des colons. Là vivent les *Antambahoaka*, peuplade où aboutirent des migrations arabes et qui possède encore des livres où des textes bizarres malgaches sont écrits en caractères arabes (fig. 4).

Continuant sa route vers l'Ouest, l'avion survolerait ensuite des forêts immenses qui couvrent deux chaînes de montagnes et traversent la Mission du Nord au Sud. Le peuple qui habite ces forêts en a pris le nom ; il s'appelle *Tanale* (ceux de la forêt). Le *Tanale* tranche sur

(1) Les caractéristiques climatériques du pays côtier et de la région *Tanale* sont la fréquence des pluies et la température plutôt élevée : la moyenne annuelle est de 24°.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le *Betsiléo* non pas seulement par sa façon de vivre, mais encore et surtout par son caractère. Le *Tanale* est vif, alerte, ouvert ; il attire tout de suite la sympathie. Par contre, il est léger ; chanter et jouer une nuit entière n'est pas son moindre défaut (fig. 6). Sa maison et son mobilier sont des plus simples ; dans la hutte en bois, surélevée de 0 m. 40 à 0 m. 60 au-dessus du sol, on ne trouve que le strict nécessaire (fig. 5) : le mortier, le pilon à riz, le bambou qui sert à puiser l'eau (fig. 2), quelques nattes. La famille vit de la forêt, le repas est frugal.

Les sites pittoresques de cette région pourraient rivaliser avec les plus beaux coins de France. Les voyageurs qui ont suivi la route de *Fianarantsoa* à *Mananjary* ont conservé le souvenir enchanteur de la vallée du *Namorona* (fig. 1) et des chutes de *Ranomafana*.

La vision change brusquement ; nous voici dans les Hauts-Plateaux.

Ces Hauts-Plateaux, couverts autrefois de bois qu'un immense incendie détruisit, sont aujourd'hui complètement dénudés et forment un composé bizarre de mamelons, de pics abrupts et de ravins. Des masses énormes de rocs couronnent les montagnes (fig. 8), s'étagent sur leurs flancs ou sont venues s'écraser dans les vallées et dans le lit des rivières (fig. 159).

Sur les mamelons, sur les pentes des monts, dans le creux des vallées, pousse une herbe drue, haute et dure, que le feu allumé intentionnellement par les habitants, vient de temps en temps détruire et rajeunir. L'altitude de ces Hauts-Plateaux (1) varie entre 1.000 et 1.400 mètres, quoique certains sommets atteignent 1.800 et 2.000 m. (fig. 40 et 41).

Vu de haut, le pays rappelle par endroits un océan mouvementé subitement figé (fig. 7), et par d'autres endroits, il évoque plutôt un immense champ de bataille labouré par les obus, éventré par les mines.

C'est le désert ? Non pas. Les touristes et les reporters traversant le pays en auto pourraient être facilement le jouet de cette illusion. Je me rappelle avoir voyagé en 1928 avec un missionnaire du centre de Madagascar ; nous allions d'*Ambohimahasoa* à *Fianarantsoa*, emportés par l'automobile qui fait le service officiel de la colonie et j'entends encore les exclamations étonnées de mon compagnon : « Mais c'est un désert... Mais on ne voit rien... »

Descendez, arpentez le pays : voici des *valas* ou groupes de maisons accrochées au flanc des collines ; des rizières s'étagent, s'étendent le long des cours d'eau ; de-ci de-là, des plantations de maïs, de manioc, de patates, de songes, de pistaches..., des gamins poursuivent des troupeaux de bœufs ; des femmes reviennent de la source (fig. 9) portant sur leur tête les *siny* (cruches). C'est toute une vie qui se révèle, cachée dans les replis innombrables des Hauts-Plateaux ; elle échappe aux regards rapides des automobilistes.

(1) Sur les Hauts-Plateaux les saisons sont nettement distinctes : l'une appelée saison sèche ou d'hiver allant approximativement de Mai à Septembre, marquée par l'absence de pluies que, remplacent des brouillards très denses et très froids ; l'autre appelée saison des pluies ou d'été accompagnée d'orages fréquents et violents.

La température oscille entre 20° et 30°, quelquefois davantage durant l'été ; l'hiver fait descendre le thermomètre jusqu'à 15°, voire même 4° et moins suivant l'altitude.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

20. S. G. Mgr GIVELET.

21. La Résidence de FIANARANTSOA

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

22. Charrettes a bœues.

23. Porteurs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les Hauts-Plateaux sont le fief des *Betsiléos*. Cultivateurs et éleveurs, les *Betsiléos* sont devenus, après leur asservissement aux *Hovas*, une peuplade calme et paisible, ennemie de la lutte et de la guerre. Ce fut leur faiblesse jadis, mais l'occupation française a mis fin aux incursions des *Bares*, leurs turbulents voisins (fig. 10). C'était, en effet, par centaines et par milliers qu'étaient enlevés autrefois hommes, femmes et enfants, et lorsque les *Bares* se retiraient emmenant esclaves et troupeaux, vingt, trente, quarante villages achevaient de disparaître dans les flammes.

Si les jeunes *Betsiléos* qui n'ont pas connu les temps douloureux où leurs aïeux devaient vivre sur le haut des montagnes, dans des villages fortifiés (fig. 11), entourés de fossés profonds et de haies épineuses (fig. 13), ne savent pas ce qu'ils doivent à la France, les vieux *rangahy*, eux, ne l'ont pas oublié. C'est grâce à la France qu'ils ont échappé à la mort ou à l'esclavage, et qu'ils peuvent finir leurs jours en paix dans leurs cases construites maintenant dans la vallée, près de leurs rizières, sans avoir à craindre les razzias de leurs ennemis.

De ce passé le *Betsiléo* a conservé la crainte irraisonnée et déraisonnable de la force sous quelque aspect qu'elle se présente, crainte qui annihile en lui l'esprit d'initiative et le trouve trop souvent disposé à ratifier, même au prix d'un mensonge, l'opinion de celui dont il reconnaît la supériorité. Ce n'est pas qu'il soit faux par nature, mais il a peur ; ce n'est pas qu'il soit incapable d'agir, mais il redoute la colère de son maître.

Au demeurant bon garçon, simple, le *Betsiléo* est gai ; il aime rire. Les facéties, les réparties, trouvent toujours écho auprès de lui ; un bon mot a vite fait de chasser de son esprit les idées graves et sérieuses.

De l'enfant, il a les défauts et les qualités : la souplesse, la docilité, la confiance, mais aussi l'insouciance et les sautes d'humeur. Il vit au jour le jour, mange son pain en herbe, dépense follement son argent comme si demain ne devait pas exister pour lui, et de là vient qu'il est dépourvu de ressources lorsque vient l'époque du paiement des impôts, ou encore lorsque s'abat sur lui la maladie. C'est alors la misère noire, l'impossibilité d'acheter les remèdes, d'ailleurs très chers, ou bien c'est l'expatriation dans des régions éloignées à la recherche de gains élevés (1).

Ses sautes d'humeur sont décevantes ; il passe de la joie et de l'enthousiasme le plus chaud à l'abattement et au découragement que rien ne peut atténuer.

Faut-il ajouter que l'hygiène n'a guère encore pénétré dans la plupart des cases de la brousse (fig. 12) ? Que sont donc sur les Hauts-Plateaux *betsiléos* la clarté et la propreté de ces maisons construites en pisé, à pièce unique, à porte basse et étroite, à fenêtre parfois... inexistante, que le foyer remplit de sa fumée, où poules et canards règnent en maîtres, où rats et souris trottinent en toute tranquillité, où les malades vivent en contact si étroit avec les bien portants que la mort de l'un entraîne parfois la mort des autres.

Il y a sans doute des exceptions, mais elles sont rares. Quelques

(1) Le nombre des *Betsiléos* recensés dans les différentes provinces de Madagascar en dehors des Hauts-Plateaux, leur pays d'origine, est de 90.000.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

principes d'hygiène bien appliqués aideraient à se relever cette race au sang appauvri par des maladies que de mauvaises coutumes ont, depuis longtemps, entretenues et développées. D'aucuns sont enclins à croire que le *Betsiléo* n'a fait aucun progrès à ce point de vue. Il faut reconnaître que l'évolution du *Betsiléo* vers une vie plus conforme à l'hygiène, se heurte à sa nonchalance, à son insouciance et à sa pauvreté, mais les jeunes générations qui connaissent un peu plus de bien-être, qui ont vécu au contact des Européens, soit à l'occasion de leur service militaire, soit dans les écoles, sont plus attentifs. Le christianisme, qui ne cesse d'inculquer aux hommes le respect qu'ils se doivent, peut revendiquer une large part dans cette évolution.

Peut-être s'étonnera-t-on de la place tenue par les *Betsiléos* dans ce coup d'œil jeté sur la Mission qui nous intéresse. C'est d'abord la dernière grande vision qu'enregistrerait l'observateur du haut de son avion. Sans doute, quelques milliers de *Bares*, peuplade robuste, célèbre par ses vols, pourraient encore attirer son attention, mais ils sont peu nombreux sur le territoire de la Mission du *Betsiléo* et déjà les pentes des montagnes nous mènent vers l'Ouest où s'exerce depuis 1927 le zèle apostolique des Pères Missionnaires de la Salette venus du Canada.

Il est malaisé de donner des statistiques. Un recensement dans des pays comme Madagascar où les exodes d'individus et de familles sont de tous les jours, risque d'induire en erreur. Le P. Dubois, dans une brochure (1) qu'il édita sur la Mission, répartit comme suit la population du *Betsiléo* :

Betsiléos (fig. 16)	390.000
Hovas (2) (fig. 15)	35.460
Bares (fig. 10)	3.593
Tanales (fig. 6)	105.850
Antaimoros (fig. 14)	30.269
Antambahoakas (fig. 4)	6.941

Comme on le voit, les *Betsiléos* forment le fond de la population ; ce sont eux qui ont subi les premiers l'influence chrétienne et, de là, vient le nom de « *Mission du Betsiléo* ».

Traverser la Mission de l'Est à l'Ouest ne donne pas une idée complète du terrain d'évangélisation ; la survoler du Sud au Nord réserve encore bien des surprises. C'est sur cette ligne, en effet, le long de la grand'route qui monte vers *Tananarive*, que se sont formées des agglomérations nombreuses d'indigènes, auxquels sont venus s'adjoindre, d'année en année, fonctionnaires et colons français, anglais, chinois, indiens, etc.

Parmi ces villes, petites ou grandes, sur lesquelles s'est porté aussi l'effort des Missionnaires, il faut citer, au Sud, *Ambalavao* avec ses 1.600 habitants et sa nouvelle église en construction.

Plus au Nord, *Fianarantsoa*, considérée comme la capitale du Sud de Madagascar, groupe près de 7.000 Européens et indigènes ; à

(1) « La Mission de Madagascar » par le P. Dubois, à la Procure des Missions C.C.M., 73, rue des Stations, Lille.

(2) Les *Hovas* au *Betsiléo* sont groupés surtout dans les villes et les grandes agglomérations.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

24. FIANARANTSOA - Le Collège.

25. La Cathédrale de FIANARANTSOA.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

26. Fête de gymnastique au Collège
Exercice a terre.

27. Fête de gymnastique au Collège - Pyramide.

28. Ils étudient leurs leçons en plein air.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

29. On prépare les sauterelles, dessert des jours de fête.

30. Un élève, joueur de valia.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

31. Groupe d'enfants de MARIE.

32. Salut malgache.

33. Métier a tisser.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mi-côte entre l'ancienne ville malgache et la nouvelle ville, s'élève la Cathédrale, en style roman, construite par le P. Taix, qui a su, avec talent, utiliser l'exiguïté de l'emplacement concédé avec parcimonie par les autorités malgaches. Près de la Cathédrale sont venus s'abriter le Collège Saint-Joseph, l'École des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, et, plus récemment, le Petit Séminaire indigène. Dans la ville nouvelle, face à la gare où s'arrêteront dans quelques années les trains venant de *Tananarive* ou de la côte Est, la maison des Mères Réparatrices et de leurs œuvres, et, en construction, l'Église Saint-Charles.

Remontons encore vers le Nord : *Alakamisy-Ambohimaha* offre un petit centre intéressant (fig. 121), à mi-route entre *Fianarantsoa* et *Ambohimahasoa*. *Ambohimahasoa*, ville de près de 3.000 habitants, a aussi ses deux écoles, l'une dirigée par les Frères des Écoles Chrétiennes, et l'autre par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Enfin, nous voici à *Ambositra* ; sa nouvelle et vaste église se dresse au milieu d'une population de plus de six milliers d'habitants ; deux écoles y sont dirigées par les Frères (600 élèves) et par les Sœurs (350 élèves).

Il ne rentre pas dans le cadre de cette étude de relever les richesses du sol et du sous-sol de la région du *Betsiléo*.

Il est une autre richesse infiniment plus précieuse, richesse qui n'attire point les colons et les prospecteurs. Cette richesse, c'est l'âme de ces milliers d'hommes rachetés par le Sang de Jésus-Christ.

Alors l'observateur, prêtre et missionnaire, ému de cette émotion même qui arracha au Sauveur ce cri d'angoisse : « J'ai pitié de cette foule », d'un signe au pilote commande l'atterrissage.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II

« Je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas travaillé. »
Jo. 4/38.

Quand Jésus mourut sur la Croix, que restait-il de Son Œuvre aux yeux des hommes ? Rien ou presque rien. Les apôtres dispersés, les disciples enfuis, les miraculés transis de peur ; pas de groupement vraiment constitué se réclamant de Son Nom et de Sa Doctrine, pas même un livre où fût consigné le meilleur de Ses Enseignements. Il ne restait qu'un Corps sanglant dont l'Ame venait de s'échapper. Mais, avant de mourir, le Christ avait semé. Son Sang féconda le grain et bientôt des épis nombreux se dressèrent dont les Apôtres furent les moissonneurs.

« Autre est le semeur et autre le moissonneur. Je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous, vous êtes entrés dans leur travail. »

Ainsi, nous aussi, au *Betsiléo*, nous moissonnons ce que nos aînés ont semé. Nous sommes entrés dans leur travail. Ce qu'il fut, nous allons le voir.

C'est le 5 Octobre 1871, que le P. Finaz (fig. 17), Jésuite de la Province de Toulouse, entre à *Fianarantsoa* (fig. 19). Cet homme providentiel dont le zèle infatigable et la patience inconfusible, unis à une habileté merveilleuse, avaient su forcer les portes de *Tananarive*, devait conquérir aussi la Capitale du Sud. Le 8 Décembre, il acquiert un terrain qu'on lui concède de très mauvaise grâce, terrain étroit, «*fady*» (défendu), encombré de tombeaux. C'est sur ce terrain que s'élèveront plus tard la Cathédrale et la Résidence Centrale de la Mission.

Bientôt un Père et un Frère rejoignent le P. Finaz, puis, en Novembre 1872, arrivent des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. La Mission s'étend au Sud et au Nord-Ouest. En 1873, Mgr Cazet, Préfet Apostolique, vient lui-même encourager ses missionnaires (fig. 18). En 1876, le P. de Batz s'installe à *Ambositra* qui devient comme un nouveau centre de la Mission.

Le progrès s'affirme, mais non sans lutte. Le Gouvernement Malgache, en principe indépendant, est en réalité sous la dépendance surtout financière de la Mission Protestante Anglaise qui, sûre de n'être pas inquiétée ni désavouée, va de l'avant. Londres est là qui soutient ses envoyés. C'est donc une période extrêmement difficile pour les Catholiques encore peu nombreux, perdus dans la masse de ceux qui se réclament du Protestantisme. La pression s'exerce de toutes façons, à tous les instants, pour détourner les premiers

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

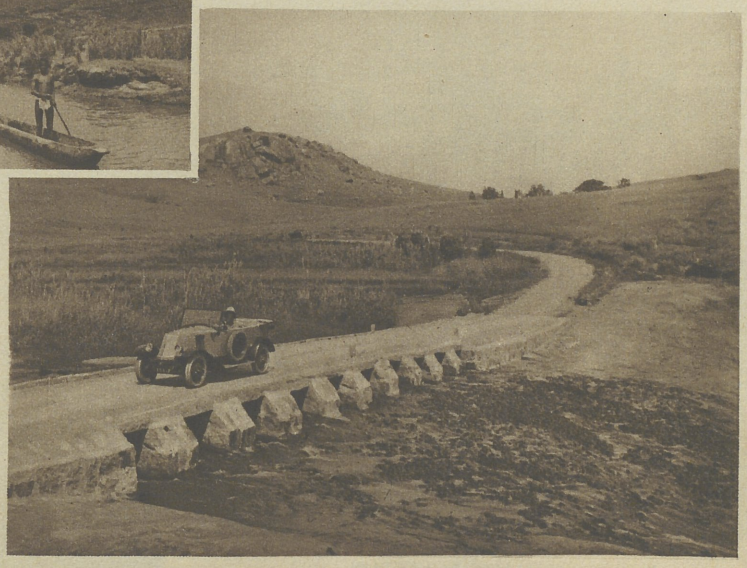
34. A BICYCLETTE SUR UNE ROUTE RAVINÉE PAR LES PLUIES.

35. A CHEVAL.

36. EN FILANZANA.

37. EN VOITURE.

38. EN PIROGUE.



39. EN AUTO.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

40. Le VARAVARANA a deux mille mètres d'altitude.

41. Un site des HAUTS-PLATEAUX.

42. Caïman.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

adhérents au Catholicisme. A la parole se joignent les coups ; ils ne furent pas plus convaincants. Du moins étaient-ils pour certains un obstacle à la Foi : c'était autant de gagné pour les ennemis du Catholicisme.

Sur ces entrefaites survient la première guerre ; le 7 Juin 1883, ordre royal est signifié aux missionnaires catholiques de quitter Madagascar ; ils ont cinq jours pour s'exécuter. Le cœur brisé, la petite colonie missionnaire, qui comptait déjà douze Pères, quatre Frères Coadjuteurs et quatre Sœurs, se met en route à pied vers *Mananjary*. Les soldats de la Reine les accompagnent, tenant les chrétiens à distance et laissant les missionnaires dans un état de dénuement extrême. Exténués de fatigue et de fièvre, exposés sans cesse à la brutalité de leur escorte, ils arrivent enfin à *Mananjary*, mais deux d'entre eux, un Père et un Frère, succombèrent.

En Décembre 1885, la Reine signe le traité qui donne à la France la prépondérance dans l'Ile de Madagascar. Six mois après, les missionnaires reprennent leur poste, mais, si l'accueil des chrétiens est enthousiaste, celui des autorités reste hostile. C'est avec de grandes difficultés que les missionnaires peuvent reprendre possession de l'église, de leur maison et de leur collège. Du reste, la France n'a qu'une prépondérance nominale ; son influence réelle est presque nulle. Le P. Fabre, roué de coups, blessé à la main par un couteau, frappé du bâton au front, va se plaindre au gouverneur malgache. On arrête plusieurs indigènes. Survient alors l'Anglais Cowen ; il se déclare seul responsable, réclame la prison pour lui et l'élargissement des coupables. Le gouverneur cède. C'est un fait entre beaucoup.

Malgré ces obstacles, la Mission s'étend encore. Le 28 Décembre 1887, trois Frères des Écoles Chrétiennes arrivent à *Fianarantsoa*. En 1892, commence la construction d'une léproserie. La Mission compte alors treize Prêtres, six Frères Coadjuteurs, quatre Frères des Écoles Chrétiennes, quatre Sœurs de Saint-Joseph. Les postes fondés sont au nombre de 155, et dans les écoles on instruit plus de six mille élèves, tandis que s'élèvent à *Fianarantsoa* la Cathédrale (fig. 25) et la Résidence des Missionnaires (fig. 21).

Une nouvelle épreuve doit bientôt fondre sur la Mission. Dès Septembre 1894, en effet, la situation était devenue très tendue entre la France et le Gouvernement *Hova*. La guerre éclate ; c'est un nouvel exode. Il faut savoir ce qu'il en coûte d'abandonner un champ de travail en pleine activité pour apprécier les souffrances et les angoisses de ces défricheurs, obligés de quitter encore une fois leur terrain d'apostolat.

Cette guerre met fin à la domination *Hova* ; la France revient, maîtresse cette fois. Du coup, la situation est complètement modifiée. Les Malgaches se rallient à la religion qu'ils croient être celle des vainqueurs et mettent en pratique l'adage connu depuis longtemps à Madagascar : « Qui dit Protestant dit Anglais ; qui dit Français dit Catholique. »

C'est une époque confuse où les Missionnaires font de leur mieux, n'osant pas repousser ceux qui se présentent à eux, quoique se méfiant de la persévérance d'un grand nombre, et, de fait, dès que les Malgaches se rendent compte qu'il n'y a pour eux aucun intérêt à adhérer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

au Catholicisme, beaucoup de ces nouveaux et trop pressés adhérents s'en séparent. La Mission reprend alors son aspect normal ; le travail de défrichement redevient plus lent, mais plus vrai, partant plus fécond ; les conversions sont de nouveau affaire de convictions et de foi, et non pas manœuvre politique.

A cette époque, la tâche des Missionnaires est immense, tant en *Imerina* (*Tananarive*) qu'au *Betsiléo* (*Fianarantsoa*). La Mission comprend alors toute la région de Madagascar qui s'étend entre le 18° et le 22° de latitude ; il fallait, pour assurer l'avenir, trouver des aides. Les Jésuites du Nord de la France, dits de la Province de Champagne, répondent à l'appel de leurs frères de Toulouse, le Jeudi-Saint 4 Avril 1901. Le 23 Octobre de la même année trois Pères champenois, puis en Décembre deux autres Pères et un Frère, débarquent à *Mananjary*. En 1902, sept autres arrivent en renfort, puis chaque année verra de nouveaux Missionnaires prendre la route du *Betsiléo*.

Les Pères de Champagne entraient dans le travail des Pères de Toulouse qui, à cette époque, assumaient la charge de 500 postes dont 420 avec chapelle, de 34.000 élèves et de plus de 50.000 Catholiques. Les nouveaux venus s'initièrent au travail apostolique sous la conduite de leurs aînés. Lorsque, le 19 Mars 1906, en la fête de Saint-Joseph, le *Betsiléo* passa définitivement entre les mains des Pères de Champagne, les Pères et les Frères de Toulouse qui déjà travaillaient dans cette partie de la Mission, restèrent à leurs postes. Plusieurs y sont morts ; deux d'entre eux y travaillent encore de nos jours.

En 1913, le R. P. Givelet reçoit en France, à Reims, la consécration épiscopale (fig. 20). La Mission du *Betsiléo*, qui, depuis 1906, dépendait encore du Vicariat de *Tananarive*, devient le Vicariat Apostolique de *Fianarantsoa*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

III

« Va vite dans les places et les rues de la ville et amène ici. »
Luc 14/21.

Les Missionnaires catholiques furent les premiers à pénétrer dans la terre malgache. Sans parler des quatre Prêtres portugais qui, en 1528, firent naufrage sur la côte de Madagascar et y moururent massacrés, c'est en 1615 le Jésuite MARIANO, qui, venu de Portugal avec des commerçants, essaie d'introduire le Catholicisme à Fort-Dauphin, mais sans succès. Les Protestants, Anglais et Hollandais, viennent ensuite mais ne font que passer. En 1642, le Cardinal de RICHELIEU autorise la Société de l'Orient à prendre possession de Madagascar « *pour y ériger colonie et commerce* ». Le deuxième administrateur de cette Société, FLACOURT, amène avec lui deux Lazaristes. Dès lors, sous l'ardente impulsion de Saint Vincent de Paul, une tentative sérieuse d'évangélisation commence où, dans l'espace de 25 ans, 31 Lazaristes devaient laisser leur vie.

Malheureusement, à la suite de révoltes et des massacres de nos nationaux, un ordre vient de Paris, en 1674, d'abandonner les postes encore occupés. Les Français regagnent la métropole et, avec le départ des deux Missionnaires Lazaristes qui les accompagnent, est remis à plus tard tout espoir sérieux d'implanter la Foi à Madagascar.

En 1830, M. de SOLAGE, Vicaire Apostolique des Iles de la Mer du Sud, puis son successeur, M. DALMOND, auquel les Jésuites ont prêté leur concours, essaieront à maintes reprises de prendre pied sur la Grande Ile. En 1855, enfin, le P. FINAZ, déguisé en marchand, réussit à monter à *Tananarive*, il y trouve installé depuis 35 ans le Protestantisme anglais jouissant, pour des raisons surtout politiques, de la faveur royale, ayant pris possession de la capitale et dirigeant des écoles qui, en 1835, comptaient dans l'*Imerina* 4.000 élèves. Les adhérents à cette religion étaient alors de 10 à 15.000.

Ce n'est qu'en 1861, à la mort de *Ranavalona* première et à l'avènement de *Radama II*, que la Mission Catholique peut commencer son œuvre et dès lors, malgré les obstacles et les oppositions, elle ne cesse de progresser. En 1868, le Protestantisme devient religion d'État, la Reine consent même à communiquer son autorité aux pasteurs indigènes. Du reste, dès 1862, venant à la rescousse des Indépendants établis à Madagascar depuis 1820, arrivent les représentants de la « *London Missionary Society* », suivis en 1864 des Anglicans, en 1866 des Norvégiens, et en 1867 des Quakers.

Là ne s'arrêtera pas l'invasion protestante. Tour à tour s'établis-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sent à Madagascar la Mission Luthérienne Américaine, les Calvinistes français en 1896, et aussi les « Malgaches Protestants Dissidents », secte alors nouvelle, fruit naturel et inévitable.

Cette esquisse historique n'était pas inutile pour bien situer l'état d'infériorité dans lequel devait se trouver dès le début la Mission Catholique. Dès lors que les Protestants avaient commencé leur travail bien avant l'arrivée de nos premiers Missionnaires, et que leur religion était reconnue religion d'État, comment s'étonner que les grands centres aient subi de suite leur influence, contrairement aux villages de la brousse que les pasteurs n'avaient pas eu le temps d'évangéliser avec autant d'ardeur et de continuité. Et de là vient l'une des grandes difficultés de l'apostolat des villes.

Les centres importants de la région du *Betsiléo* sont en grande partie protestants et les pasteurs européens se sont efforcés d'y maintenir leurs positions. C'est ainsi que *Fianarantsoa*, pour une population de 7.000 âmes, compte une cathédrale, une église en construction dans la ville basse et deux chapelles de banlieue, contre cinq temples protestants en ville et cinq autres aux environs. Sans doute ne faut-il pas attacher une importance plus grande que de raison à cette efflorescence de temples à étiquettes diverses, mais cela permet de constater l'influence dans nos villes du Protestantisme, dont la plupart des fonctionnaires et des notables malgaches se réclament.

Aussi, à ne voir que l'extérieur, peut-être les païens seraient-ils tentés de passer plutôt au Protestantisme. Par ailleurs, les principes larges de la religion réformée, sans dogmes définis, sans réception de sacrements qui réclame la pureté des mœurs, l'indissolubilité du mariage et l'intégrité complète en matière d'argent, en prédisposent beaucoup en sa faveur. Enfin, l'exemple des Européens eux-mêmes n'est certes pas un encouragement. Sans généraliser, qui ne connaît, en effet, la conception étrange que se font certains Catholiques d'une religion qu'ils ne prétendent plus observer hors de France, et qui les mène à des capitulations regrettables ? La grande majorité d'entre eux garde la Foi, ceci est hors de doute, et leur sympathie est acquise ouvertement aux Missionnaires Catholiques, mais la pratique est loin d'être en accord avec elle. Quoi qu'il en soit des excuses qu'ils prétendent trouver dans la solitude, l'entraînement du milieu ou le... respect humain, il est certain que des esprits simples ne peuvent pas ne pas être frappés par la manière d'agir de ceux qu'ils considèrent comme les représentants de la civilisation.

Aussi bien, un certain nombre de Malgaches de nos villes ne cherchent-ils, dans cette civilisation, qu'un aliment à un esprit de liberté et de jouissances, favorisé par les divorces légaux, les bals fréquents et les toilettes... à la mode (fig. 116).

Cet état d'esprit n'est pas sans agir sur nos chrétiens : il faut y opposer une réaction constante en sens contraire. C'est à quoi tendent les œuvres que l'activité des Missionnaires a développées dans les villes. Leur vigilance les amènera peu à peu et suivant les circonstances, soit à modifier l'organisation de ces œuvres, soit à en susciter de nouvelles répondant aux nécessités de l'époque.

Les hommes sont groupés dans l'*Association de la Jeunesse Catholique* et se réunissent deux fois par mois pour un cercle d'études où

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

43. Bananiers.

44. Palmiers gigantesques.

45. Les trois premières dansent,
les autres frappent en cadence sur le bambou.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

46. Radeau en bambou.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ils se perfectionnent dans la science du catéchisme et de l'Écriture Sainte.

Les *Enfants de Marie* (fig. 31), outre les exercices de piété habituels, se réunissent une fois par semaine pour exécuter en commun certains travaux manuels dont le prix de vente est destiné à subvenir aux besoins de l'église, des écoles et des pauvres (fig. 33). Ce sont elles aussi qui assurent la propreté du sanctuaire, visitent les malades, recherchent les retardataires aux sacrements et, dans certains centres, assurent le service de la cuisine durant les retraites communes (fig. 86).

Enfin, la *Congrégation de la Bonne Mort*, si elle prépare ses adhérents à ce suprême moment, leur procure en outre cet avantage auquel leurs mœurs les rendent très sensibles : une assistance nombreuse et pieuse à leurs funérailles.

Ces diverses associations ont l'avantage de grouper l'élite de la paroisse et de donner un aliment à sa piété et à son zèle. Leur rendement ne vaut que dans la mesure où elles ont à leur tête quelqu'un qui sache les mener, auxiliaire du Missionnaire et parfois même son remplaçant, l'un et l'autre, trop souvent, difficiles à trouver.

Quoique l'apostolat des villes soit considérablement plus difficile et moins fructueux que l'apostolat de la brousse, il n'en est pas moins vrai cependant que le bien se fait. Les progrès sont lents, peu apparents, plutôt en profondeur : les chrétiens des villes pouvant, grâce à la proximité de l'église, vivre d'une vie chrétienne plus intense par une réception plus fréquente des sacrements. Les grands coups de filet y sont inconnus, mais chaque année voit une augmentation de nouveaux baptisés, venant même du Protestantisme.

C'est bien la réalisation de la parole de l'Évangile : « Va vite... Va, presse-les d'entrer. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IV

« Partez, voici que Je vous envoie. »
Luc 10/3.

Tout autre est la vie du Missionnaire de brousse (1) : c'est le Chevalier errant, l'Escaladeur de montagnes, le Pèlerin des vastes solitudes, le Conquérant des forêts profondes, le Piroguier des fleuves et des grands lacs. A pied, à cheval, en *filanjana* (chaise à porteurs), en pousse-pousse, en pirogue, il va, et, si l'état des routes le permet, le voici à bicyclette, en auto, en moto (fig. 34 à fig. 39). Pourquoi n'adapterait-il pas les moyens modernes de locomotion à son apostolat pour en décupler le rendement ? Il faut que le Missionnaire sache économiser ses forces physiques et morales pour les concentrer sur l'œuvre divine pour laquelle il est envoyé.

Avant de le suivre dans ses courses apostoliques, il n'est pas superflu de jeter un coup d'œil sur l'organisation de la Mission.

Chaque Père est chargé d'un *district*, dont l'importance et l'étendue varient suivant l'état de santé de celui qui en est chargé et aussi en raison de la configuration du terrain. Tel district aura 30 kilomètres de long sur 40 de large ; tel autre mesurera 100 kilomètres sur 70. Le district se divise en *fiadidiana*, espèces de cantons. Au centre de chaque canton, une église assez spacieuse (fig. 85) et dans la brousse environnante, quatre, cinq, six chapelles de moindre importance rayonnant autour d'elle et permettant aux Chrétiens de se réunir en temps ordinaire (fig. 145 à fig. 148). Ainsi, le Missionnaire va de poste en poste, réservant aux postes importants ou églises de cantons les dimanches ou les fêtes plus solennelles, et aux postes secondaires, les jours de semaine. Le nombre des Chrétiens varie dans chaque district entre trois mille et douze mille. Par-ci par-là, des garderies d'enfants, des écoles brevetées et, dirigeant en sous-ordre ces postes et ces écoles, exigeant du Missionnaire les qualités d'un conducteur d'hommes, tout un monde d'inspecteurs, de maîtres d'écoles, de catéchistes, d'ouvriers aussi construisant et réparant maisons, écoles et églises.

Toujours en route, le Missionnaire doit prévoir ses haltes et son repos. Au centre de son district, il aura donc une maison convenable où il trouvera le délassement dont il a besoin, la détente après de longues journées de travail, le réconfort en cas de fièvre ou de maladie (fig. 130). Dans les postes secondaires, un pied-à-terre lui suffira (fig. 60 et fig. 129) ; ailleurs, dans les petits postes, une chambre qu'il s'est

(1) L'illustration de ce chapitre comporte 9 pages avec gravures numérotées de 34 à 62.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

47. La pirogue du PERE.

48. 49. Les bords de la lagune.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

50. Raphia.

51. Case en joncs tressés.

52. Serpents.

53. Sentier dans la forêt.

54. Ravinala ou arbre du voyageur.

55. A travers les pangalanes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

56. En route d'un poste a l'autre.

57. Rencontre en pleine brousse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

58. Paysage de l'EST.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

réservée dans la maison de son catéchiste, le gîte d'étapes ou, faute de mieux, la case que lui prête bénévolement un Chrétien.

Généralement, la nourriture ne lui manquera pas. Le riz et la poule en feront presque toujours les frais ; poule d'ordinaire maigre et sèche, que parfois des œufs peuvent remplacer.

Et maintenant, suivons le Missionnaire par les Hauts-Plateaux, à travers la forêt, au fil de l'eau.

Au hasard de la route

Dans la brousse des Hauts-Plateaux.

Montagnes dénudées aux arêtes rocheuses ; crevasses béantes dont les lèvres de terre rouge semblent des blessures faites au flanc des monts ; masses énormes de rochers prêts à s'ébouler ; herbe rude et drue, où paissent des troupeaux de zébus ; vallées profondes où s'étagent de riantes rizières ; sources qui jaillissent abondantes et claires, à l'abri des eucalyptus odorants ; soleil de plomb dardant des rayons embrasés ; bise d'hiver, brouillards froids des matins, air glacial des cols qui saisit à la gorge l'imprudent voyageur ; orages impétueux, trombes d'eau tropicales ; grands espaces immobiles, terres de solitude (fig. 161) ; cultures verdoyantes, manguiers touffus, bananiers aux larges palmes ondulant sous le vent ; cases isolées, perdues au milieu des cactus ; villages éparpillés par monts et par vallées ; petits bourgs ombragés dont les chaumes se pressent près de l'église ; rivières endormies et torrents fougueux ; gués où veillent les caïmans voraces en quête d'une proie (fig. 42) ; moustiques bigarrés aux multiples espèces...

Tel est, pris au hasard d'un film, l'original croquis des Hauts-Plateaux *Betsiléos*.

Par les sentiers de la forêt Tanale du Sud.

Les montagnes disparaissent sous une chevelure épaisse d'arbres d'essences multiples : *volo* (bambou), *ravinala* (fig. 54) (1) (arbre du voyageur), bananiers (fig. 43), citronniers sauvages dont la Providence a délicatement jalonné la route, cactus, palmiers qui dressent leurs têtes à des hauteurs inimaginables (fig. 44). Toute cette végétation disparate encadre la *Sandrananta*, fleuve majestueux où se balancent au nez des crocodiles béats, des pirogues, formées de bambous solidement ficelés avec des fibres de palmiers (fig. 46).

Des pistes courent à travers cette forêt (fig. 53), grimpant, descendant sous les grands arbres, tantôt coupées par des rivières profondes (2), tantôt s'élargissant pour laisser place à quelques huttes,

(1) Le *Ravinala* est un arbre dont les gaînes de feuilles sont emboîtées de telle sorte qu'elles forment une espèce de récipient où les voyageurs trouvent toujours une eau limpide et fraîche.
(2) Ou plus souvent par des ruisseaux dont les pluies font des torrents.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

puis de nouveau se resserrant et s'étirant, tels de longs serpents qui se glissent à travers la broussaille.

En pirogue sur les lagunes de l'Est.

La pirogue (fig. 49) glisse lentement sur l'eau des *pangalanes* (1) (fig.47) dans l'air frais du matin. Le chant rythmé des pagayeurs ou le ronronnement du moteur (fig. 48) (2), troublent seuls le silence. La mer est proche mais elle est invisible, sauf à de rares intervalles, lorsque les pangalanes communiquent avec elle. Les rives sont parfois désertes ; le plus souvent elles se couvrent d'une végétation d'arbres variés à l'infini : de ravinales aux longues feuilles étendues en forme d'éventail (fig. 54), de raphias aux branches touffues semblables à d'énormes plumeaux (fig. 50), de vakoanes qui, sur un tronc élancé, dressent une tête ébouriffée ; des lianes, des arbustes épineux, des fougères, tout un sous-bois vit à l'ombre de ces arbres (fig. 53), achevant de rendre inextricable cette forêt tropicale où glissent des serpents inoffensifs (fig. 52). Tantôt les berges se resserrent et l'on passe comme sous une voûte de verdure, tantôt, au contraire, elles s'espacent, s'éloignent, formant de vastes golfes aux fonds inégaux et que seuls connaissent bien les hommes de métier, véritables pilotes des lagunes (fig. 55)...

Mais le temps passe, le soleil brûle, le miroitement des eaux éblouit les yeux, la pirogue encombrée de caisses devient incommode, le plaisir du matin fait place à la torpeur et à la fatigue. De temps en temps, d'autres pirogues passent, pirogues de pêcheurs, pirogues chargées de joncs..., mais seul occupe l'esprit le petit village aux cases faites de joncs tressés (fig. 51) et qui se dessine, là-bas, au bord de la lagune, dans la nuit qui tombe.

Au hasard de mon carnet de route.

Ces feuillets ont été détachés d'une période dite « calme » ; pas de grandes fêtes provoquant des réunions de Chrétiens inaccoutumées, pas de voyage au long cours, conditions climatériques normales. Par ailleurs, le district dont il est question ici peut être considéré comme un district moyen : il en est de plus chargés.

Les lecteurs pourront ainsi se rendre compte de la vie ordinaire du Missionnaire.

1929.

Mercredi 16 *Janvier.* — A peine rentré au centre de mon district, revenant d'une tournée dans le Sud-Ouest, je le quitte (fig. 56) pour visiter l'Est (fig. 58). Arrivé à S..., après trois heures de cheval, sous un ciel de plomb. Dîner ; après-midi, examens des catéchumènes jusqu'au soir.

Jeudi 17 *Janvier.* — Départ à 5 heures pour I... où je vais dire la

(1) Les courants et les vents ont édifié sur la côte Est des séries de dunes parallèles enserrant un cordon de lagunes séparées par des seuils ou pangalanes. Ces lagunes sont alimentées par des rivières.

(2) La difficulté de trouver les hommes nécessaires et l'augmentation toujours croissante des salaires ont amené les Missionnaires à adopter la pirogue à propulseur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

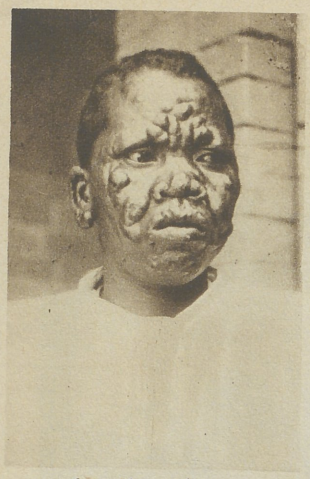
59. Groupe de catéchumènes venus pour l'examen

60. Une église de campagne avec la maison du Père.

61. Un baptème d'adultes.

62. Un baptème d'enfants.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



63. Lèpre léonine.

64. Pauvres mains.

65. Le Père BEYZIM soignant ses lépreux.

66. Jambes rongées.

67. Pieds percés.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Messe (fig. 60) : 90 confessions, prédication, mariages, messe, 83 communions, baptêmes, visite d'un malade, inspection des travaux de la nouvelle église, dîner et départ. En cours de route, visite d'un malade. Rentré à S..., centre du canton, vers 4 heures du soir.

Vendredi 18 *Janvier.* — Départ à 5 heures pour T. Une heure de *filanjana.* Comme hier : 45 confessions, 39 communions. École en construction ; il faut secouer charpentier et ouvriers car la saison des pluies est arrivée. Retour vers 4 heures, au centre du canton. Appelé vers 6 heures, pour un malade à une demi-heure de marche. Arrivé trop tard, mais le catéchiste l'avait ondoyé.

Samedi 19 *Janvier.* — Messe au centre du canton pour les Chrétiens des environs seulement : 39 confessions, 46 communions. Sitôt la Messe, je commence les examens de Baptême, Communion et Confirmation, jusqu'à 6 heures du soir, sauf un arrêt très court pour le repas. Plus de 70 personnes ont passé devant moi (fig. 59). Vers 6 heures, confessions jusque 8 heures, puis souper et bréviaire.

Dimanche 20 *Janvier.* — Grande réunion : tout le canton de S... De 5 heures à 9 heures, confessions : 181 depuis hier soir. Sermon, messe : 253 communions. Salut, réunion du comité des paroisses des environs, baptêmes (fig. 62), inscription des mariages, conversations multiples. Dîner vers 2 heures. Appelé pour un malade à 35 minutes de distance ; pas de porteurs ; j'y vais à pied.

Lundi 21 *Janvier.* — Départ vers 5 heures à cheval pour K. Arrivé vers 7 heures. Comme d'habitude. Après le dîner, retour à mon centre de district à A...

Mardi 22 *Janvier.* — Jour consacré au repos, écritures diverses : baptêmes et mariages faits les jours précédents, demandes de renseignements, préparation de la tournée dans l'Ouest qui commence demain. Mais sitôt la Messe, appelé pour une malade à 30 minutes de distance ; j'y vais à pied. Retour à 9 heures ; deux hommes m'attendent. Un catéchumène est gravement malade à V., vers le Nord, à une heure d'ici. Je pars de suite et rentre vers midi. Sitôt le repas je prépare ma caisse pour le départ du lendemain. A 5 heures, mon inspecteur m'appelle pour une malade grave à 40 minutes dans l'Ouest, sur le flanc d'une montagne. Décidément, je n'ai pas le temps de respirer aujourd'hui. Le moyen de résister à l'appel d'un mourant ? J'y vais. Comme je rentre à 7 heures du soir, j'apprends que mon cheval est parti en dissidence. Mes dékas sont à sa recherche. Après de longues courses dans toutes les directions, je finis par le cueillir au milieu des manguiers. De retour chez moi, je règle avec mon inspecteur les questions urgentes, puis dîner et coucher. Il est tard.

Mercredi 23 *Janvier.* — Après la Messe, départ pour S... Trois heures et demie de *filanjana.* Dîner. Visite d'un malade. Examen des catéchumènes, puis confessions.

Jeudi 24 *Janvier.* — Comme d'habitude. Je suis libre vers une heure de l'après-midi. J'inspecte la classe et je continue l'examen des catéchumènes.

Vendredi 25 *Janvier.* — Départ après la Messe : 63 communions. Arrivé à K... vers midi. En attendant le dîner, examens. Vers 1 h. 30, repas, puis de nouveau examens, confessions jusqu'au soir. Dans la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nuit, attaque brusquée des moustiques ; j'ai heureusement apporté de quoi me protéger.

Samedi 26 Janvier. — Ici à K..., peu de travail, petite chrétienté. Après la Messe et le repas, départ. Arrivé à R... vers midi, après deux heures de *filanjana*. Examens... pour ne pas en perdre l'habitude. Visite de la classe. Cette chrétienté est en pleine floraison : en Décembre dernier, 50 adultes ont avancé au Baptême (fig. 61) et 59 à la première Communion. En ce moment, une centaine d'autres étudient à leur tour. Tout ce monde doit aussi avancer à la Confirmation cette année, si possible. J'arrête les examens vers 5 heures pour me mettre au confessionnal. Je reviendrai ici en Février et consacrerai trois jours entiers à cette chrétienté.

Dimanche 27 Janvier. — Dès le matin, au confessionnal : 145 pénitents depuis hier soir. Suivant la coutume : sermon, messe, 153 communions, baptêmes, inscriptions des mariages. Repas. Vers 12 heures départ.

Arrivé à S... vers 2 heures, après une heure et demie de *filanjana*. Examens encore et toujours. On m'apporte un billet : un malade grave à plus de deux heures d'ici et qui a absolument besoin de mon ministère. Je demande des porteurs ; quatre hommes se présentent : c'est insuffisant. Je pars. Vers 5 heures, je suis auprès du malade. Surpris par une trombe d'eau sur la route du retour. De retour à S. à la nuit tombante ; des gens m'attendent encore pour se confesser. C'est un peu exagéré ; je les renvoie au lendemain. Par malheur, je n'ai ici ni couverture, ni linge de rechange, ni maison. Je loge dans la classe ; les bancs sur lesquels on a étendu de la paille, recouverte d'une natte, me servent de lit. Après la poule au riz traditionnelle, je me couche. Picottements continuels qui, unis au froid, empêchent tout sommeil. Le matin, je m'aperçois que la paille contenait un nid de fourmis.

Lundi 28 Janvier. — Messe : 89 confessions, 103 communions, etc. Je retourne à mon centre où j'arrive après trois heures de *filanjana*.

Demain, mardi : écritures et affaires courantes.

Mercredi : préparation de ma réunion de catéchistes et des sermons.

Jeudi : réunions de mes 29 catéchistes et maîtres d'école qui occuperont toute ma journée.

Vendredi, premier du mois : grande réunion ici.

Samedi, je pars vers un autre point cardinal.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

V

« Un lépreux vint à lui. »
Mc 1/40.

« *Mompera*, donne-moi du poison ; je t'en supplie, donne-moi du poison. J'aime mieux mourir. »

A genoux aux pieds du Père, il pleurait et sanglotait, suppliant qu'on le tuât ; il venait d'apprendre qu'il était atteint de la lèpre.

La lèpre ? Des corps qui tombent peu à peu en pourriture ; des figures tuméfiées, des bras et des jambes en lambeaux ; des visions de pus et de sang ; des cœurs ulcérés par la séparation forcée de la famille et du monde ; des esprits affolés à l'idée de ne jamais guérir (fig. 63 à fig. 71).

« *Mompera*, j'aime mieux mourir. »

Vingt ans se sont passés. Cet homme vit encore, séparé de sa femme et de ses enfants. Il n'est pas guéri. Il ne guérira pas. Il écrit :

« *Mompera*, chaque jour j'offre à Dieu mes souffrances pour la Mission. »

Un rayon de soleil a lui sur cette âme, l'a pacifiée, l'a transfigurée ; c'est l'œuvre de ceux qui se dévouent à la Léproserie de *Marana*.

Le premier essai de léproserie catholique dans le *Betsiléo* remonte à 1888 ; il est dû à l'initiative d'un Frère Coadjuteur, le F. Dursap. Quelques cases dans un endroit isolé ; tel est le premier hôpital. Le P. Beyzim (fig. 65), Jésuite polonais, qui s'était voué au soin des lépreux et qui depuis 1898 travaillait à la léproserie de la Mission de l'*Imerina*, trouve l'emplacement de la léproserie du *Betsiléo* plus conforme à ses projets. *Marana* est situé à une heure environ de *Fianarantsoa*, vers le Nord. En 1902, le P. Beyzim s'y installe. Il veut un véritable hôpital, où l'on puisse héberger et soigner ces malheureux encore si nombreux à Madagascar. Il s'adresse à son pays d'origine ; la Pologne catholique répond généreusement à son appel. Bientôt des bâtiments spacieux s'élèvent de terre (fig. 69) ; au centre, la chapelle, où résidera jour et nuit le Véritable Consolateur, Celui dont Isaïe a dit : « Homme de douleurs, comme un objet devant lequel on se voile la face » ; puis, d'un côté l'aumônerie et de l'autre la maison des Sœurs. Deux ailes identiques composent l'hôpital proprement dit : l'une destinée aux hommes, l'autre aux femmes.

C'est là l'originalité de l'œuvre du P. Beyzim. Il fallait certes ou une ignorance totale des mœurs malgaches, ou une audace peu commune pour exiger la séparation des sexes. D'aucuns cherchèrent à en dissuader le fondateur, mais lui, avec une ténacité invariable, répondait : « Je réussirai, parce que la Sainte Vierge le veut. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les faits commencent par lui donner tort. Autorisée pour 140 malades, lorsque la nouvelle léproserie ouvre ses portes, 22 seulement consentent à y entrer. Bientôt après, le P. DUPUY, l'aumônier de la célèbre colonne « Marche ou crève » de l'expédition 1895-1896, arrive à la léproserie, atteint de la terrible maladie dont il mourut en Octobre 1912, « Chevalier de la Légion d'Honneur et... de la lèpre. » Le P. BEYZIM ne tarde pas à le suivre au Ciel, laissant dans la maison de *Marana* 26 malades seulement. Il avait rêvé plus et mieux. Dans la suite cependant, *Marana* allait voir ses 140 couchettes occupées et même fallut-il, bien des fois, faute de place, refuser des demandes.

Au P. BEYZIM succéda le P. VALETTE qui, fatigué et trop âgé, dut rentrer à *Fianarantsoa* en 1915. C'est la guerre ; des Missionnaires sont mobilisés ; il n'est pas possible de remplacer le P. VALETTE. Dès lors, les Sœurs de Saint-Joseph continuent seules leur besogne de charité et de dévouement. Le service religieux de *Marana*, intermittent par suite des circonstances, est assuré par Mgr GIVELET et le P. DECÈS.

En 1921, le P. DECÈS peut s'installer à *Marana*. Il y est encore, désigné pour cette œuvre à un double titre, parce que prêtre et docteur en médecine (fig. 68).

Ainsi les lépreux trouvent-ils à *Marana* le réconfort dont ils ont besoin pour endurer leur lent martyre. Leurs souffrances corporelles sont atténuées dans toute la mesure du possible par les soins que leur prodiguent les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui les aident aussi à transformer en mérites éternels leurs douleurs passagères. *Marana* est bien le chemin du Paradis.

C'est pour aider les autres lépreux à trouver ce chemin que les Missionnaires ont dirigé aussi leur apostolat vers la léproserie gouvernementale d'*Ilena* (fig. 72). Organisée au Sud de *Fianarantsoa*, à plus d'une heure de distance, elle admet les ménages, contrairement à *Marana*, et, de ce fait, se compose uniquement de cases séparées les unes des autres. Dès leur naissance, les bébés sont enlevés à leurs mères, mais malgré les soins qui leur sont donnés dans une crèche adjacente, sans naître nécessairement lépreux, ils ne deviennent pas vigoureux. La plupart d'entre eux meurent en bas âge.

Nourris et vêtus par l'Administration, les lépreux ne reçoivent pas les soins dont bénéficient les malades de *Marana*. Eux-mêmes doivent pourvoir à l'hygiène de leurs plaies et à la propreté de leurs cases. Les remèdes leur sont distribués, mais aucun personnel infirmier ne leur vient en aide.

Les Catholiques y sont nombreux ; on en compte aujourd'hui 157 sur une population de 223 ; les 66 autres se réclament du Protestantisme.

Le ministère à *Ilena* a commencé dès 1900 avec le P. CAUSSÈQUE. En 1908 seulement, s'y éleva une maison de prières et la première Messe y fut célébrée en 1909 (fig. 73). Depuis lors, le service religieux y est assuré régulièrement. Les lépreux sont visités et catéchisés deux fois par semaine. La Messe y est célébrée tous les quinze jours. Le nombre des assistants varie de 90 à 120. Beaucoup, trop gravement atteints

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

68. Le pansement sous la direction du Père Docteur.

69. Lèproserie de MARANA.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

70. Lèpre nerveuse " Patte en griffe ".

71.* Elle tricote encore de ses pauvres moignons.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par la maladie, ne peuvent y assister ; à ceux-là, le Père porte la communion, s'ils en manifestent le désir.

La visite des Chrétiens de la ville qui, quatre fois par an, viennent les consoler et leur apporter une petite aumône, les cadeaux modestes que le Père leur distribue de temps à autre, ne compensent pas pour les lépreux catholiques d'*Ilena* l'absence des Sœurs. Leur niveau religieux est aussi, par le fait même, loin d'égaler celui de leurs frères de *Marana*.

L'internement amène des promiscuités ; le divorce n'y est pas inconnu ; quelques-uns même, très rares, passent à l'hérésie à l'occasion d'un mariage. Plusieurs de ces derniers sont revenus dans la suite au Catholicisme. Il y a des misères morales, mais aussi de la belle vie chrétienne, des âmes qui méritent par leurs souffrances, d'autres qui naissent à la Foi, beaucoup qui meurent dans le Christ Jésus. Si le salut d'une âme suffit amplement à payer un Missionnaire des efforts qu'il dépense, il faut avouer que le P. Aumônier a déjà et depuis longtemps reçu le centuple.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VI

« Allez, vous aussi, à ma vigne. »
Mt. 20/4.

Il est une maxime de Saint Ignace qui place l'apôtre comme au carrefour de deux routes d'où lui viendront les secours nécessaires à son ministère : « Fiez-vous à Dieu, en agissant comme si le succès de chaque chose dépendait entièrement de vous et nullement de Dieu, et cependant, en employant tous vos soins à la faire réussir, ne comptez pas plus sur eux que si Dieu seul devait tout faire et vous rien. »

Ainsi, d'une part, le secours de Dieu, la prière ; et de l'autre, les moyens humains, les auxiliaires.

Le Missionnaire sait que son labeur ne produira qu'en raison directe de ses prières et de ses sacrifices, des prières et des sacrifices des autres aussi, et la présence au *Betsiléo* des « Mères Réparatrices », orantes du Saint-Sacrement, suffit à prouver qu'on n'y a pas oublié la parole de Notre-Seigneur : « Sans moi, vous ne pouvez rien. » (fig. 74)

Encore est-il que le Missionnaire doit aussi, suivant la loi même de la Providence, employer tous les moyens naturels capables de l'aider dans sa tâche. Ces moyens varient suivant les circonstances de temps et de lieux. Au *Betsiléo*, ils peuvent se ramener à cinq principaux : les dékas, les catéchistes, les maîtres d'école, les inspecteurs, les comités de paroisse.

Le *déka* occupe la situation la plus modeste dans la hiérarchie des auxiliaires. « *Déka* », corruption du mot français « aide-de-camp », désignait autrefois les majordomes et les officiers subalternes du Premier Ministre malgache. Quoi qu'il en soit de l'origine de leur nom, les dékas n'ont rien de commun avec leurs homonymes de l'ancien régime. Jeunes gens âgés de douze à vingt ans et plus, au nombre de deux ou trois, ils assistent le Père dans de multiples fonctions : servant de messe, sacristain, palefrenier, cuisinier, blanchisseur, jardinier, à l'occasion chauffeur d'auto, voire et plus rarement maçon ou menuisier (fig. 75 à fig. 78). En somme, c'est une espèce de factotum et il rappelle assez le Maître Jacques de l'Avare : « Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre. »

Ce n'est pas du jour au lendemain, on le pense bien, que les dékas arrivent à remplir leurs fonctions avec la régularité et le soin désirables. De plus, s'ils ont des qualités, serait-ce médire d'eux que d'avouer aussi leurs défauts ? Quelque peu menteurs, paresseux à leurs heures, voleurs ?... Disons plutôt qu'ils n'ont pas toujours une idée très

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

72. Lèproserie d'ILÉNA.

73. La Chapelle d'ILÉNA.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

74. Le Couvent des Réparatrices a FIANARANTSOA.

75. Dékas et porteurs accompagnant le Père.

76. Déka a la cueillette des cannes a sucre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

77. Dékas préparant le diner.

78. Deux qui s'entendent bien.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

79. Un catéchiste et sa famille.

80. KABARY (Réunion et Discours).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nette de la propriété. Leur formation, quand ils y consentent, exige de la part du Missionnaire des prodiges de patience et des heures de répétition, mais « patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ». La peine prise par le Père, unie à la bonne volonté des patients, amène beaucoup de ces dékas à devenir des aides précieux et dévoués, qui, en le déchargeant des mille petits à-côté de la vie de la brousse, lui permettront de se consacrer davantage au ministère des âmes. Plusieurs de ces dékas, ayant acquis au contact de la Mission bonne conduite, science et piété, y ont trouvé le germe d'une vocation ; d'autres, après leur mariage, continuent encore à la servir comme catéchistes.

Le *catéchiste* n'est pas, ainsi que son nom pourrait le faire croire, un simple professeur (fig. 79). Ses attributions sont beaucoup plus étendues. Sur lui, en effet, reposent la marche et la direction d'une chrétienté. A lui de convoquer les fidèles à l'église le dimanche, et de leur faire l'instruction ; à lui de préparer les catéchumènes au baptême et de disposer les néophytes à la Première Communion et à la Confirmation. S'il sait toucher de l'harmonium, il accompagne les cantiques et, quand il le faut, s'improvise maître de chant. Y a-t-il mésentente dans un ménage ? il intervient, autre manière de faire de l'harmonie, pour mettre la paix. La visite des Chrétiens et surtout des malades rentre encore dans ses attributions ; en l'absence du prêtre, il préparera ces derniers à mourir saintement, se chargera de faire veiller le cadavre suivant les usages catholiques, dirigera les funérailles, récitera les prières et prononcera le discours de circonstance sur la tombe.

Représentant attitré du Missionnaire, il sert d'intermédiaire et facilite les rapports entre celui-ci et les fidèles grâce à son savoir-faire et à sa connaissance des coutumes malgaches et des habitudes du Père.

Ainsi compris, le rôle du catéchiste demande non seulement du désintéressement, — les appointements qu'il reçoit sont le sixième de ce que gagne un simple manœuvre à Madagascar, — mais aussi de l'esprit surnaturel et de la science. Aussi leur formation est-elle confiée à des Écoles Normales dont trois sont actuellement en pleine activité à *Fianarantsoa* (fig. 81), *Ambositra* et *Ambalavao*.

Légèrement dégrossis quand ils y entrent, sachant à peu près lire et écrire le malgache, en possession des rudiments de l'instruction religieuse et profane, les candidats catéchistes, après un séjour d'environ deux ans dans une de ces écoles, doivent être à même de remplir les fonctions si lourdes de Chef de chrétienté. Leurs femmes, qui les ont suivis à l'École Normale, ont reçu de leur côté des leçons de lecture, de couture, de ménage et, cela va sans dire, de catéchisme (fig. 82).

Mis à la tête d'une chrétienté à sa sortie de la Normale, le catéchiste n'est pas laissé à lui seul. Le Missionnaire du district dont il fait partie complètera sa formation par de bons conseils, par la direction spirituelle, par les enseignements donnés à la réunion mensuelle et aussi par la retraite annuelle.

D'aucuns croient voir dans ces fonctions de catéchistes, si importantes d'une part et, d'autre part, si peu rétribuées, comme une espèce de vocation. Ce qui est certain, c'est que les remplir avec zèle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

réclame une générosité bien au-dessus du commun. Cette générosité va parfois jusqu'à l'héroïsme. Témoin cette parole d'un catéchiste apprenant qu'il était atteint d'une maladie de poitrine avancée : « Je continuerai à instruire. Je veux mourir en enseignant. » Et cet autre, à l'hôpital, quelques heures avant de mourir, se faisant porter près de la couche d'un autre malade, pour lui administrer le baptême, ne nous révèle-t-il pas un amour ardent des âmes ?

Travaillant de pair avec les catéchistes, mais limitant leur action aux enfants de six à quatorze ans, auxquels ils inculquent les éléments plus ou moins relevés de science profane, les *instituteurs*, directeurs de garderie ou d'école brevetée, apportent à leur tour au Missionnaire une aide des plus efficaces. On dira ailleurs ce qu'ils font, mais ils ont ici leur place parmi les auxiliaires de l'apostolat.

Disséminés par les monts et les vallées, catéchistes et maîtres d'école manqueraient de l'unité d'action si efficace, s'ils n'étaient soumis à une autorité capable de les grouper et de leur donner l'impulsion nécessaire. C'est l'office des *Inspecteurs de canton* qui, au nombre de deux, trois ou quatre dans un district, se partagent cette besogne, chacun d'eux ayant sa zone d'action bien délimitée. Perle rare qu'un inspecteur digne de ce nom : il doit unir à une grande maturité d'esprit, l'affabilité et l'égalité d'humeur, la science, le don de la parole (fig. 80), la pratique du gouvernement. Ses talents de chef auront surtout l'occasion de se manifester dans la façon dont il mènera ses comités.

Le *Comité d'Action Catholique*, pour lui donner son vrai nom, rassemble toutes les bonnes volontés : Chrétiens et païens, surtout les Chrétiens évidemment, désireux de propager la Foi chrétienne dans le milieu où ils vivent. Il a pour but précis de gagner de nombreuses âmes à Dieu et d'amener les baptisés à une pratique de vie profondément chrétienne.

Du zèle de l'inspecteur dépendent la vie et l'action du comité ; de ses visites aux comités paroissiaux et de l'impulsion qu'il donnera aux comités cantonaux dépendra pour une bonne part l'appel des âmes à une élévation surnaturelle plus parfaite ou à la lumière de la Foi.

On rencontre parfois dans certains districts un inspecteur général, bras droit du Missionnaire, son remplaçant. Son autorité est celle des autres inspecteurs, mais elle n'est pas limitée, elle s'étend sur tout le district et sur tous les auxiliaires. C'est lui qui, en l'absence du Père, préside les assises du Comité Général réunissant une ou deux fois l'an tous les comités paroissiaux au centre du district.

L'organisation est parfaite à coup sûr ; les rouages fonctionnent-ils toujours bien ? Non, sans doute ; il y a parfois des grincements ; mais nous qui voyons l'œuvre accomplie par nos auxiliaires, nous pouvons témoigner de la bonne volonté de ces humbles travailleurs de la vigne du Seigneur, et cela leur sera rendu au centuple.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

81. L'Ecole normale de FIANARANTSOA.

82. Les Normaliens et Normaliennes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

83. L'Eglise est prête a recevoir les retraitants.

84. Groupe de retraitants dans la brousse

85. On attend l'ouverture de la retraite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VII

« La bonne terre ensemencée, c'est celui qui entend la parole et la comprend. »
Mt 13/23.

L'apologie des retraites n'est plus à faire ; leurs résultats à Madagascar ne sont plus discutables (fig. 83 à fig. 93).

En 1886, l'œuvre semble déjà établie ; le 1er Décembre, en effet, a lieu une retraite d'instituteurs. En 1888, des *Lettres de Missionnaires* signalent une retraite d'inspecteurs d'écoles venus au nombre de seize à *Fianarantsoa*. La même année, du 28 Novembre au 3 Décembre, ce sont des retraites de ménages d'instituteurs : douze retraitants à *Ambositra*, cent quatorze à *Fianarantsoa*.

Ce n'est donc pas chose nouvelle. Bien avant les instituteurs, les catéchumènes étaient soumis à une préparation que couronnait le Baptême. Il ne faut pas moins que cela, en effet, pour hâter la transformation de l'infidèle d'hier et l'aider à rompre complètement avec ses habitudes païennes. L'épreuve d'une ou deux années exigée d'eux trouvait dans la retraite son nécessaire aboutissement. L'usage s'est maintenu ; il n'a pas perdu de son efficacité avec le temps.

Après les catéchumènes ou avec eux, les premiers communiants s'adonnent à leur tour aux saints exercices. Il ne faut pas se faire illusion : ces premiers communiants d'aujourd'hui ne sont point chrétiens de vieille roche, la plupart ne peuvent pas se réclamer de parents chrétiens. Le Baptême leur a sans doute infusé une nouvelle vie, mais il n'a pas détruit en eux le *vieil homme*. La retraite ne peut donc que confirmer une fois de plus les premiers communiants dans leurs bonnes dispositions.

Leur persévérance y trouvera encore l'occasion de se retremper. Les Missionnaires prennent soin, en effet, de faire donner ou de donner eux-mêmes les exercices spirituels dans leurs principaux centres, au moins tous les deux ans, quelques-uns même chaque année. Ceci dépend de circonstances multiples : étendue du district, facilités des communications, installations des locaux, santé du Missionnaire...

En ville, les retraites ou missions sont plus facilement organisables. La distance des habitations n'est pas un obstacle comme dans les campagnes ; les chrétiens sont plus habitués à l'ordre, à la discipline, les auxiliaires plus nombreux, plus aptes à seconder le Missionnaire. D'autres difficultés cependant surgissent, qui ne laissent pas toute liberté d'action à l'organisateur de la retraite : les heures de bureau et de travail des employés. Qu'à cela ne tienne, les règlements seront modifiés en conséquence !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les enfants des écoles ne connaissent pas encore ces inconvénients. Pour eux, la retraite est devenue traditionnelle, et j'ajoute, nécessaire. Qu'on ne s'imagine pas nos enfants malgaches passant leurs vacances à la façon des élèves de nos écoles de France. Si déjà pour ces derniers, le temps des vacances n'est pas exempt de dangers, que dire des petits Malgaches dont les parents sont encore adonnés parfois aux rites superstitieux, dont la famille en tout cas est païenne en grande partie, n'ayant auprès d'eux personne qui puisse veiller à leur moralité et souvent, hélas ! trouvant dans leur entourage immédiat tentations, occasions de péché. La réception des sacrements leur est difficile ; s'ils ont rejoint la case de la brousse où vivent leurs parents (fig. 89), souvent l'église la plus proche est trop éloignée pour qu'ils puissent songer à s'y rendre quand ils le désireraient, et le Père chargé du district est, de son côté, souvent en tournée. Comme la retraite est donc la bienvenue, les vacances finies, pour remettre l'âme en place !

Il est aisé de se rendre compte par ce que je viens de dire qu'aucune catégorie de Malgaches n'échappe à l'influence bienfaisante de la retraite et sur ce point le *Betsiléo* n'a rien à envier à l'Europe. N'y a-t-il pas eu, en effet, à *Ambohimahasoa*, des retraites pour les ouvriers des ateliers automobiles avec sermon le matin et le soir, avant et après les heures de travail ?

C'est plutôt par l'organisation que les retraites malgaches se distinguent des retraites d'Europe.

On rencontre en effet, pour l'organisation des retraites fermées proprement dites, des difficultés parfois insurmontables, non certes faute de matériel, il en faut si peu, mais faute de local.

Fianarantsoa possède sa maison de retraites qui a nom : *Manrèse*. Elle est isolée de la ville, sans en être trop éloignée, et complètement entourée de jardins. A son défaut, l'École Normale des catéchistes, voire le Collège, à l'époque des vacances, offrent les mêmes avantages. Les grands centres, tels que : *Ambositra, Ambohimahasoa, Ambalavao* et d'autres, grâce à leurs bâtiments scolaires, peuvent assurer des retraites fermées dans de très bonnes conditions. Dans la brousse (fig. 84), on rencontre de-ci de-là une grande école qui, dans la pensée de son constructeur, devait servir à double fin : de maison d'enseignement et, durant les vacances, de maison de retraites.

Dans ces conditions d'installation, le règlement est identique au règlement de nos retraites en France, sauf cependant que peu de temps est laissé à la réflexion, et pour cause, et beaucoup moins encore aux notes à prendre. Le matériel de cuisine se compose de marmites et de grandes cuillères ; pour le réfectoire, des nattes en guise de table ; des assiettes et des cuillères, la fourchette étant inconnue et inutile, enfin une cruche remplie d'eau où chacun puisera à son gré. Le dortoir ne demande pas plus de frais : de l'herbe sèche étendue à terre, chacun apporte sa natte.

Moins heureux le Missionnaire qui, n'ayant pas les locaux suffisants, doit se contenter de retraites quasi-fermées, chacun rentrant chez soi le soir. Même dans ce cas, qui est le plus fréquent, l'influence de la retraite se fait sentir malgré les distractions inévitables. Le *Betsiléo* a, du reste, des qualités naturelles qui l'aident à bien faire

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sa retraite et à « s'y mettre » tout de suite : il est calme, docile, aime à entendre parler et à chanter. Dès la première minute, il observe un silence parfait. C'est un plaisir que de voir le défilé des retraitants récitant le chapelet entrecoupé de chants ; quand vient l'heure du repos, chacun va s'asseoir à son gré, à l'ombre ou au soleil, attendant dans le calme le signal de rentrer à l'église (fig. 85). Ce n'est pas que le *Betsiléo* fasse effort pour réfléchir ; au moins ne cherche-t-il pas à se dissiper.

Il est difficile d'apprécier à sa juste mesure le résultat d'une retraite. A tout prendre, du reste, les fruits sont multiples. Trois jours de prières, une bonne confession, une communion mieux préparée que de coutume, le souvenir des fins dernières plus vivant à la pensée, la Foi affermie, la piété accrue, la volonté fortifiée, que sais-je encore ? les coutumes païennes dénoncées une fois de plus, autant de fruits qui mûriront plus ou moins dans l'âme de chacun des retraitants.

Mais combien aussi, saisis par la grâce, reviennent à Dieu ? Combien de mauvaises liaisons abandonnées ? d'unions qui se régularisent ?

Pourtant, ce n'est pas tout ; la retraite doit former des élites, susciter des bonnes volontés, infuser une nouvelle vie aux bons Chrétiens. Nous constatons ces heureux effets. A la suite d'une retraite fervente, le Missionnaire voit venir à lui des catéchistes volontaires, par exemple. La persévérance n'est pas le fort du Malgache, mais l'élan donné est acquis ; une fête, un événement aideront à maintenir l'impulsion première.

La part très grande faite aux retraites dans la Mission du *Betsiléo* n'est pas étrangère à son essor. De fait, le chiffre des retraitants augmente d'année en année : 1910 en accusait 10.798 ; 1920, 12.164, et 1929, 18.025. Le nombre des communions, favorisé d'ailleurs par d'autres causes encore, fait un bond en proportion : de 293.226 en 1910, il passe à 574.791 en 1920 et à 1.461.281 en 1930.

Saint Ignace, Patron céleste de tous les Exercices Spirituels, se doit de bénir d'une façon spéciale l'ardeur de ses fils à propager ce grand moyen de sanctification.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VIII

« Laissez venir à moi les petits enfants
et ne les empêchez pas. »
Mc. 10/14.

En pays de Mission plus que partout ailleurs, l'effort de l'Église doit se porter sur la jeunesse, non pas qu'il faille se désintéresser des générations arrivées à l'âge mûr ou qui l'ont dépassé, mais il n'est pas douteux que l'enfant est plus souple, plus apte à recevoir une éducation nouvelle qui doit le faire rompre avec tout un passé et le transformer presque complètement.

On ne s'étonnera donc pas qu'une grande place soit réservée par les Jésuites du *Betsiléo* à l'éducation de la jeunesse (fig. 94 à fig. 103). Ce qui surprendra peut-être, c'est de les voir porter leurs efforts sur un modeste collège, sur des écoles primaires, sur des garderies d'enfants, tandis que leurs frères de Chine ou de Syrie fondent des Universités et des Collèges de Hautes Études. Il n'y a là rien d'étrange : les Jésuites du *Betsiléo* se sont adaptés aux circonstances et au milieu ; savoir s'y plier est parfois un art ; n'en pas tenir compte, toujours une faute dont les conséquences peuvent être graves.

L'enseignement officiel à Madagascar comprend trois degrés. Les écoles primaires donnent aux enfants des éléments de connaissances usuelles et de français. Chacune d'elles est dirigée par un instituteur breveté, parfois même une maîtresse de couture lui est adjointe. Le deuxième degré comprend les écoles régionales où, à côté d'un enseignement général plus complet, les garçons suivent des cours professionnels et les filles des leçons ménagères. Ce degré mène au certificat d'études du deuxième degré et permet à celui qui l'a obtenu d'enseigner comme adjoint dans une école brevetée.

Enfin, au troisième degré, l'École Le Myre de Villers, à *Tananarive*, avec ses différentes sections : la section Normale qui, après deux ans d'études, conduit au Brevet d'aptitude pédagogique ; la section Administrative qui, après deux ans d'études également, ouvre la porte vers des fonctions très diverses, telles que : Gouverneur indigène, Interprète, Employé des P. T. T., Comptable, Surveillant aux Travaux Publics, etc..., enfin la section Médicale qui prépare à l'examen d'entrée à l'École de Médecine. Les cours de cette École de Médecine durent quatre ans. Une section de Maternité ouvre aux filles la carrière de sage-femme dans les Maternités de l'État.

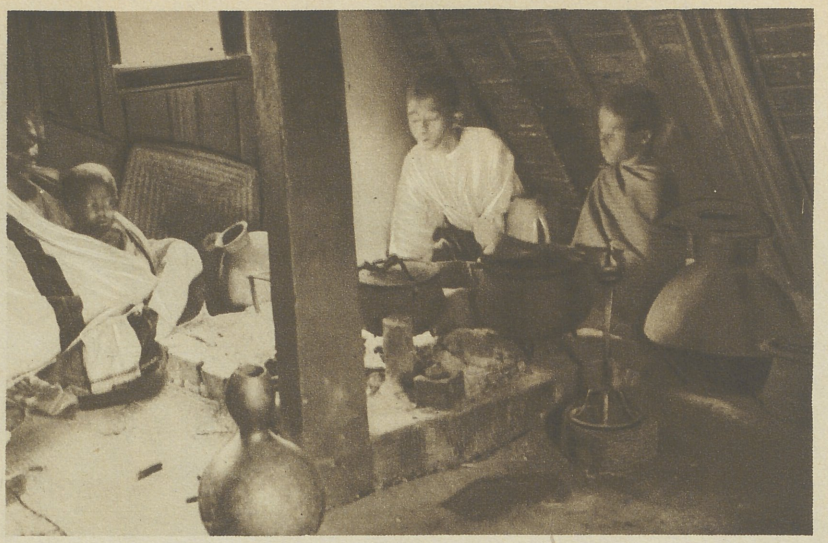
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

86. Femmes betsiléos a la rivière.

87. Femme betsiléo.

88. Femmes betsiléos pilant le riz.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



89. Elève du collège rentré dans la case familiale.

90. Pour orner l'Eglise le jour de la cloture.

91. Le Père remercie comme il peut...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un concours sélectionne les enfants d'un degré à l'autre.

La Mission, faute de ressources, est loin d'avoir pu réaliser une semblable organisation.

La première école catholique date de loin, bien avant la première guerre de 1883. La salle de classe était une simple baraque en torchis, divisée en deux pièces, construite le long du marché de *Fianarantsoa* ; c'est sur l'emplacement de cette classe que s'élèvera plus tard le chevet de la Cathédrale. Le P. VALETTE ne crut pas perdre son temps en y enseignant l'A. B. C. C'est, du reste, l'époque de la lutte pour l'école à laquelle prennent part Missionnaires français, anglais et norvégiens.

La deuxième école, longue bâtisse sans art ni prétention, fut construite non loin de l'école actuelle des Sœurs. Là enseignèrent le P. VIGROUX, le P. JEAN, les Frères Coadjuteurs DURSAP (qui fit jouer *Horace* adapté en malgache) et SOULA, professeur de dessin. Les séances, nous disent les chroniques du temps, étaient bien réussies et « ne nuisaient pas aux études ». Elles en donnent une preuve. Un nommé Germain, ancien Gouverneur indigène d'*Alakamisy*, à cette époque élève de notre école, fut invité en pleine place publique par un instituteur protestant à suivre les cours de ce dernier. « J'irai chez toi, lui répond l'enfant, si tu as encore quelque chose à m'apprendre. » L'examen commence de suite et bientôt l'instituteur est obligé de se retirer sous les huées de la foule qui acclame le jeune vainqueur.

Les Sœurs, elles aussi, avaient leur école et savaient à l'occasion défendre avec vigueur leurs élèves, telle la Mère TÉLESPHORE, montant au Palais du Gouverneur pour réclamer une pensionnaire qui lui avait été enlevée, et ne prétendant pas en sortir sans elle.

Le Lundi 2 Janvier 1888, les Frères des Écoles Chrétiennes prennent la direction du Collège dont les bâtiments avaient été terminés en 1883 et qui, après quelques agrandissements, forment le Collège d'aujourd'hui (fig. 24). En 1923, les Frères remettent à leur tour ce Collège entre les mains des Pères et en ouvrent un nouveau à *Ambohimahasoa* (fig. 101).

Aujourd'hui, la Mission possède donc le Collège Saint-Joseph, à *Fianarantsoa*, avec ses 200 pensionnaires et ses 340 externes (fig. 26 à fig. 30), les collèges d'*Ambositra* et d'*Ambohimahasoa*, dirigés par les Frères des Écoles Chrétiennes, comprenant respectivement 640 élèves dont 40 pensionnaires dans le premier et dans le second 500 dont 35 pensionnaires. De leur côté, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ont ouvert six écoles, dont deux à *Fianarantsoa* et les autres à *Ambositra*, *Ambohimahasoa*, *Ambalavao* et *Mananjary*, toutes très prospères (fig. 103).

Les Collèges de garçons répondent au premier, au deuxième et en partie au troisième degré de l'organisation officielle.

L'instruction comporte en effet dix années d'études, dont neuf préparent la première série du Brevet ou Certificat d'études du deuxième degré et la dernière conduit à la deuxième série ou certificat d'Aptitude Pédagogique.

Concurremment avec les études imposées par le programme officiel : langue française et malgache, écriture, calcul, dessin, menuiserie,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

musique, notions pratiques de sciences diverses telles que la physique et la chimie, nos élèves suivent des cours de religion.

A quoi donc peuvent prétendre nos élèves ? Munis de leur certificat du second degré, ils peuvent entrer à l'École Le Myre de Villers et différentes carrières s'ouvrent devant eux, comme pour leurs camarades des écoles officielles. Ils peuvent aussi continuer leurs études chez nous, obtenir le certificat d'aptitude pédagogique et diriger, pour le compte de la Mission, des Écoles brevetées. D'autres, que diverses circonstances empêchent de terminer le cycle complet des études, trouvent facilement, grâce aux connaissances qu'ils ont acquises, des emplois dans le commerce ou dans les plantations, comme comptables, représentants, surveillants.

La population de la brousse n'est pas délaissée ; la Mission la pourvoit, dans la mesure du possible, d'écoles brevetées et de garderies (fig. 100).

Nos écoles brevetées sont identiques à celles de l'enseignement officiel du premier degré ; seul le traitement diffère, le traitement de l'instituteur catholique étant notablement inférieur à celui que touche son collègue de l'État, pierre d'achoppement pour certains, occasion de mérites et parfois de sacrifices héroïques pour plusieurs. Un instituteur breveté catholique touche par mois, comme débutant, 60 francs, plus 1 fr. 50 par enfant et une prime annuelle de 60 francs pour l'aider à s'acquitter de ses impôts. Ce n'est pas le tiers du salaire d'un ouvrier ordinaire sans spécialité. Or, notez que tout le temps de ce maître d'école est pris par ses classes et qu'il ne peut guère songer à prendre un autre travail rémunérateur en marge de celui que lui impose son service. Comment s'étonner alors que certains cèdent à la tentation d'aller offrir leurs services à l'Administration ou à des particuliers ? Cependant les charges de la Mission sont telles qu'on ne peut, actuellement du moins, relever ce maigre salaire.

Dans les coins les plus reculés de la brousse, la *Garderie d'enfants* joue aussi son rôle. Le mot est mal choisi, il faut en convenir. C'est plus qu'une Garderie puisqu'on y enseigne la langue malgache et l'écriture, un peu d'arithmétique, parfois même quelques notions de français. Elle n'est point la porte indispensable à l'entrée de l'école brevetée, mais elle permet aux enfants trop éloignés d'acquérir un petit bagage de science qui suffira amplement pour la plupart d'entre eux.

Les écoles catholiques connurent des époques d'apogée qui firent bien augurer des progrès de la Foi à Madagascar. Sans parler du lendemain de la deuxième guerre, où les Malgaches se rallièrent en masse au parti des vainqueurs, c'est-à-dire des Français et pour eux des Catholiques, l'année 1905 compte 638 écoles et 33.430 élèves. Les arrêtés de M. Augagneur suppriment d'un seul coup 32.000 élèves et 500 écoles. Les Protestants furent aussi atteints par la même mesure.

Sans se décourager, les Missionnaires réorganisèrent leurs écoles dans le cadre des nouveaux décrets. Le relevé de 1929 mentionne, outre les grandes écoles déjà citées plus haut : 71 écoles brevetées, 82 garderies avec un ensemble de 14.677 élèves dont 680 pensionnaires. De plus, 11.394 autres enfants reçoivent l'enseignement du catéchisme.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

92. Anciens des Chers Frères a l'issue d'une retraite.

93. Retraite de catéchistes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

94. Il faut piétiner les rizières...

95. ... ou repiquer le riz.

96. Nous, nous sommes trop petits.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

97. Il est meilleur de s'amuser.

98. Un boursier du collège.

99. Il faut garder les bœufs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

100. En file, pour l'entrée a l'école.

101. Ecole des Chers Frères d'AMBOHIMAHASOA - Les Professeurs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Peut-on toucher du doigt les résultats obtenus par cette organisation scolaire et y trouver un encouragement à l'intensifier ? Oui, sans aucun doute ; les vocations sacerdotales, les appels à la vie religieuse, les services rendus à la Mission par ses anciens élèves, comme instituteurs par exemple, ou comme membres des diverses associations, en sont une preuve. Ce qu'il est plus difficile d'apprécier maintenant, c'est la formation intellectuelle, morale et religieuse de toute cette jeunesse, destinée à se répandre dans le pays et à y fonder des foyers sur lesquels, à part des exceptions inévitables, Dieu règnera. L'influence des maîtres atteint maintenant des individus ; demain, elle rayonnera sur les familles et par elles sur la société.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IX

« Il lui dit : « Nous avons trouvé le Messie. »
Et aussitôt il l'amena à Jésus. »
Jo. 14/1.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Jésuites Missionnaires à Madagascar se préoccupent de la question du Clergé Indigène (fig. 104 à fig. 107). On a dit le contraire ; on s'est trompé. Il importe de relever cette erreur historique et de rétablir les faits pour dégager la responsabilité de nos prédécesseurs, ou mieux pour mettre en pleine lumière leur haute compréhension du devoir qui leur incombait et auquel ils n'ont pas failli.

Appelés par Mgr DALMOND, Préfet Apostolique de Madagascar, les Jésuites débarquent à Bourbon fin Décembre 1844. On sait combien furent pénibles les premiers essais d'installation sur la côte malgache, les insuccès du début, l'hostilité aggressive des tribus et des traitants. Les difficultés furent telles que Mgr DALMOND revint à Bourbon avec ses compagnons. C'est alors qu'arrive de France le P. JOUEN. Bien que la Grande Terre fût encore fermée aux Missionnaires, le P. JOUEN se préoccupe d'établir à la Ressource (fig. 104), domaine offert à la Mission par une famille chrétienne de la Réunion, un Séminaire où il élève un groupe choisi d'enfants malgaches venus de Sainte-Marie, de Mayotte et de Nossi-Bé. Ceci se passe en 1845, moins d'une année après l'arrivée des Jésuites.

En 1851, le P. JOUEN, toujours attentif à développer des germes de vocation parmi ces enfants, ne se faisait cependant pas illusion et comptait surtout, comme il l'écrit le 11 Septembre de cette même année : « préparer le noyau des familles chrétiennes que nous jetterons successivement sur le sol de Madagascar pour y implanter et y propager la civilisation et le christianisme ». Cependant il eut mieux : un de ces enfants devait plus tard être ordonné prêtre ; le P. Basilide RAHIDY fut ce premier élu de Dieu.

Le 1er Octobre 1860, dans un rapport qu'il envoie à l'œuvre de la Propagation de la Foi en qualité de Préfet Apostolique, le P. JOUEN signale parmi les œuvres de la Mission un « Noviciat et Petit Séminaire pour la formation d'un Clergé Indigène ». Ce sont ses propres expressions ; et il ajoute ces lignes qui témoignent en même temps de sa perspicacité et de sa prudence :

« L'essai (d'un clergé indigène) a été tenté et il n'a point été sans « d'heureux résultats. On a remarqué chez plusieurs de la vivacité « dans l'esprit, de l'aptitude pour l'étude et les langues, de grandes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

102. Leçon de catéchisme.

103. Chez les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny - Leçon de dentelle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

104. Le Père JOUEN a LA RESSOURCE vers 1860.

105.
Le petit séminaire
de FIANARANTSOA.

106. Les petits séminaristes en 1930.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« dispositions pour la piété. Il y a donc là un germe de sacerdoce « pour l'avenir. Ce qui inspire des craintes pour le présent, c'est le « sang qui coule dans ces natures africaines, natures ardentes et « toutes de feu, étrangères jusqu'ici à toute culture et à toute civili- « sation, et qu'il faut bien se garder de comparer à d'autres peuples « infidèles, nés en d'autres conditions et sous d'autres climats. Plus « d'un exemple fâcheux est venu jusqu'ici justifier ces appréhensions « trop fondées ; d'où l'on semble en droit de conclure que, lorsqu'il « s'agit d'un ministère aussi saint que le sacerdoce, on ne saurait « procéder avec trop de prudence et de maturité, et qu'avant de songer « à cueillir un fruit divin sur un arbre sauvage, il faut commencer « par greffer et laisser ensuite à la sève le temps de le pénétrer, de se « l'assimiler en quelque sorte et de lui faire subir la transformation « requise pour une si noble vocation. »

Le P. JOUEN avait vu juste ; il parlait en connaissance de cause.

Les agitations politiques, les exils et les guerres, plus tard la persécution ne devaient pas favoriser cette œuvre ; elle avançait pourtant.

Du Séminaire fondé en 1846 par le P. JOUEN, une vocation aboutit, on l'a vu. En 1851, il y a 13 aspirants au sacerdoce ; pas un seul n'y arrive. Dix ans après, en 1861, à Tananarive même, l'essai est tenté une nouvelle fois, sans succès encore. Des neuf enfants qui forment l'École Apostolique de 1874, un seul parvient au terme : le P. Venance MANIFATRA, neveu du P. BASILIDE. Les Jésuites ne se découragent pas : en 1888, à *Ambohipo*, puis en 1900, au Collège de *Tananarive*, ils s'essaient toujours à découvrir, à provoquer, à aider l'éclosion des vocations. Ils vont même jusqu'à envoyer en France ceux de ces enfants qui semblent donner les plus sérieux espoirs, et trois d'entre eux aboutissent au sacerdoce, les Pères Félix RABIBISOA, Daniel RAMANANJARA et Jean-Baptiste RAZAFINTSALAMA. Le résultat, cependant, est loin de répondre à leurs efforts, mais le succès est promis à qui persévère.

En 1908, Mgr CAZET décide la création d'un Petit Séminaire ; en 1910, 15 enfants venus de divers points de l'île y étudient. En 1914, commencent les cours de Philosophie : le Grand Séminaire à son tour était fondé. Aujourd'hui, quoique des Petits Séminaires se soient ouverts dans d'autres Vicariats, celui de *Tananarive* compte plus de 100 élèves. Le Grand Séminaire, le seul qui fonctionne pour tout Madagascar, en compte une vingtaine. En 1925, neuf prêtres indigènes étaient ordonnés, trois d'entre eux, hélas ! devaient être enlevés presque aussitôt par la peste contractée dans l'exercice de leur ministère. En 1929, nouvelle ordination de huit prêtres indigènes.

Les faits parlent d'eux-mêmes ; ils n'ont pas besoin d'explication.

En ce qui concerne le *Betsiléo* (1), les premiers essais d'établisse-

(1) Il ne sera question ici que du Clergé Indigène et de l'Association des Petits Frères de Saint-Joseph, qui ont dans le Vicariat de *Fianarantsoa* leur maison de formation première. Nos lecteurs connaissent l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes (fig. 108) et la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny dans les cadres desquels rentrent leurs novices malgaches.

De nos jours on compte des Malgaches dans les rangs des Lazaristes, des Jésuites, des Frères des Ecoles Chrétiennes, des Petits Frères de Marie, des Frères du Sacré-Cœur, des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, des Sœurs de la Providence, des Franciscaines de Marie, et des Carmélites.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment d'un Petit Séminaire remontent à 1911. Si l'on se rappelle que le *Betsiléo* fut cédé en 1906 et qu'il fut élevé au titre de Vicariat en 1913, il faut convenir en toute justice que les Pères de Champagne ne perdirent pas leur temps. Le P. Henri DUBOIS, qui dirigeait alors à *Fianarantsoa* l'École Normale d'Instituteurs et de Catéchistes, crut reconnaître parmi quelques-uns de ces jeunes gens des germes de vocation. Un groupe d'aspirants au sacerdoce se forme, on leur enseigne même le latin, mais cette tentative n'amène aucun résultat.

Un nouvel essai est tenté et, en 1918, Joseph RABOBA est envoyé au collège de *Tananarive* pour y étudier le latin. Il a bientôt un compagnon en la personne de Joseph FERDINAND. L'un et l'autre, après avoir suivi le cycle ordinaire des études au Grand Séminaire de *Tananarive*, sont venus recevoir des mains de Mgr GIVELET, Vicaire Apostolique de *Fianarantsoa*, l'onction sacerdotale (fig. 107). La date du 24 Mars 1929 restera dans les Annales de la Mission comme l'une des plus belles et des plus émouvantes.

Cette fête aura un lendemain ; le Petit Séminaire le prépare.

Qu'on ne s'illusionne pas cependant. La question est complexe ; elle ne se pose pas de la même façon dans tous les pays. Ce qui est possible et réalisable dans l'un ne l'est pas nécessairement dans l'autre. Bien plus, dans un même pays, ce qui est vrai d'une contrée et d'une race peut ne pas l'être ailleurs des autres. Pourquoi comparer, par exemple, la Chine où plusieurs générations de chrétiens se sont succédées, à Madagascar encore neuve dans la Foi ? Pourquoi comparer à Madagascar même, la région de l'*Imérina* et celle du *Betsiléo* ? La race est toute différente. Sur place, dans la réalité des faits, la question prend un tout autre aspect.

Cependant, sur la demande de la Propagande, en 1922, les Frères quittaient le collège de *Fianarantsoa* et en laissaient la direction à des prêtres. Le P. DUBOIS, nommé Directeur, se met aussitôt à l'œuvre du Petit Séminaire et, le 26 Avril 1923, le cours de latin s'ouvre avec 11 élèves. Ce nombre ne cessera d'augmenter. Les Vicariats d'*Antsirabe* (Pères Missionnaires de la Salette) et de *Fort-Dauphin* (Pères Lazaristes) y envoient leurs aspirants au sacerdoce. En 1927, un certain nombre de ces petits séminaristes montent à *Tananarive* pour y achever leurs études de latin et suivre les cours d'humanités et de rhétorique.

Aujourd'hui, le Petit Séminaire, complètement séparé du Collège et ayant un bâtiment spécial (fig. 105), compte 33 enfants, appartenant à trois Vicariats (fig. 106). Tout fait prévoir que ce nombre ira grandissant et que, plus tard, les ouvriers ne manqueront pas pour engranger la moisson qui mûrit.

A côté de ces âmes, que des dispositions naturelles rendaient aptes au sacerdoce, combien d'autres éprises de dévouement désiraient aussi se donner à Dieu. Tous n'étaient pas appelés à devenir prêtres, faute d'aptitudes ou d'attraits ; du moins pouvaient-ils servir la Mission dans les multiples occupations matérielles qu'elle exige.

Pour ces âmes-là, le R. P. DELOM, Recteur du Collège de *Tananarive*, avait, en 1915, jeté les bases d'une Association : les *Frères de Saint François-Xavier*. Deux jeunes *Betsiléos* y entrèrent quelque temps après. L'un d'eux est mort en 1927, dans l'exercice le plus sublime de la charité, en contractant la peste au chevet de trois prêtres

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

malgaches qu'il soignait ; l'autre continue à se dévouer à la Mission de l'*Imerina*.

Les demandes devenant plus nombreuses au *Betsiléo*, il fallut songer à fonder une Association sur le modèle de celle de *Tananarive*. Après quelques tâtonnements, l'expérience semble concluante et, en 1925, l'*Association des Petits Frères de Saint Joseph* est établie (fig. 109). Il y avait alors à *Fianarantsoa* sept candidats ; un noviciat est fondé. Les règles sont sensiblement les mêmes que celles des Frères Coadjuteurs de la Compagnie de Jésus ; les offices auxquels sont employés les Frères de Saint Joseph sont multiples : sacristie, cuisine, infirmerie, cordonnerie, etc. Des conférences auxquelles ils assistent quatre fois par semaine ont pour but de leur donner une mentalité profondément chrétienne et de les initier à la vie religieuse, chose si nouvelle pour eux et si éloignée de leurs anciennes habitudes.

Déjà plusieurs, après un noviciat d'un an, ont fait les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Cette cérémonie marque un nouveau progrès de la vie chrétienne au *Betsiléo*.

« André, frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui, à la parole de Jean, avaient suivi Jésus. Ayant tout d'abord rencontré son frère, il lui dit : « Nous avons trouvé le Messie. » Et aussitôt, il l'amena à Jésus. »

Ainsi, n'y a-t-il pas de plus grande joie pour le Missionnaire que d'amener des âmes à Jésus et, quand ces âmes sont de celles qui veulent suivre le Maître à l'imitation des Apôtres, les vœux du Missionnaire sont comblés. Il peut chanter à son tour : « Maintenant, ô Maître, Vous laissez partir votre serviteur en paix selon votre parole, puisque mes yeux ont vu votre salut. » (Luc. 29/2.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

X

« Des grains tombèrent sur un sol pierreux. »
Mt. 13/5.

A voir, d'après les statistiques, les progrès rapides accomplis par les Missionnaires du *Betsiléo*, on serait tenté de croire que la Foi ne rencontre pas d'obstacles sérieux à son expansion. Il y a là une erreur qu'il est bon de corriger. Ici, comme ailleurs, nombreuses sont les pierres, les unes déjà anciennes, les autres plus récentes, qui menacent le grain de vie à peine jeté sur le sol malgache.

Ces pierres, les Missionnaires catholiques, dès leur arrivée dans l'île de Madagascar, les trouvent sur leur chemin. Le P. de la Vaissière dans son « Histoire de Madagascar », et le P. Suau dans « La France à Madagascar » racontent comment sous la protection de la politique anti-française (lisez : politique protestante) de l'Angleterre, les pasteurs de la « Société Évangéliste de Londres » réussirent à s'introduire, puis à s'implanter dans les centres principaux de l'Ile, comment ils s'acharnèrent de concert avec le pouvoir royal, à écarter, si possible, les Missionnaires catholiques, en tout cas à contrarier leur apostolat. Quand les Jésuites arrivèrent, la place était déjà prise et l'histoire révèle dans des pages éloquentes et douloureuses à la fois ce que furent les 25 à 30 premières années du Catholicisme dans l'île malgache.

Au *Betsiléo*, le Protestantisme a joui aussi de son avance et de la faveur dont le comblait jadis le régime malgache. Dans les villes surtout, nous l'avons vu, il a formé des agglomérations de « priants » autour des temples aux confessions multiples. Dans la brousse, son emprise est moindre, disons mieux : elle perd de jour en jour et c'est peut-être sous l'influence de cette constatation qu'un Protestant français écrivait dans le « Bulletin des Missions Évangéliques » (1) cette phrase significative : « Le *Betsiléo* est épais, lent, peu réceptif, une proie de prédilection pour le Catholicisme inférieur et païen qu'on répand ici. »

C'est un aveu, retenons-le. Qu'il se cache sous des qualificatifs peu

(1) « Journal des Missions Evangéliques » (Déc. 1925. p. 386.) Ce bulletin est l'organe de la Société des Missions Evangéliques de Paris.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

107. S. G. Mgr. GIVELET entouré de ses premiers prêtres malgaches.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

108. Aspirants a la Congrégation des Frères des Ecoles Chrétiennes.

109. Les petits Frères de Saint-Joseph.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

flatteurs pour les uns, peu véridiques pour les autres, n'importe, il marque le coup. Nous aimons à l'enregistrer.

Il n'en reste pas moins vrai cependant que, si chaque année nous enregistrons des conversions de Protestants au Catholicisme, les *Betsiléos* et surtout les *Hovas* restent attachés à leur confession protestante. Pourquoi ? Les Protestants eux-mêmes nous donneront la réponse.

En 1927, un Missionnaire catholique eut l'occasion sur le bateau qui l'amenait à Madagascar de discuter longuement avec un « Surintendant Luthérien » (1). Ils en vinrent tout naturellement à la question du mariage et à la difficulté de faire admettre aux Malgaches les lois divines qui le concernaient.

« Nous ne pouvons pas l'exiger, affirmait le Bishop Norvégien ; la race est trop corrompue.

— Mais alors, vous changez la Loi du Christ sur le Mariage.

— Nous ne la publions pas ; ils ne pourraient pas la porter. Il ne faut pas écraser la mèche qui fume encore. »

Cet aveu, les Malgaches le traduisent d'une autre façon : « *Tery loatra ny fivavahana katolika,* disent-ils : nous sommes trop à l'étroit dans la religion catholique. »

Eh ! sans doute, la raison en est assurément dans le maintien de principes « supérieurs » que les Missionnaires catholiques imposent comme règles à leurs adhérents. Le Baptême et l'abandon des coutumes païennes, la Confession et la réforme de la vie, le Mariage et son lien intangible, en un mot la réception des sacrements et la pureté de vie qu'elle exige : *tery loatra,* nous sommes trop à l'étroit ; et certains préfèrent la voie large. Il faut pourtant passer par la voie « étroite » dont a parlé Jésus-Christ.

Si les premiers pionniers du Catholicisme à Madagascar se heurtèrent, dès le début, à cette pierre du Protestantisme, du moins ne rencontrèrent-ils pas, sur leur chemin, celle du progrès matérialiste, autre pierre d'achoppement pour beaucoup. Rapide, toute extérieure, basée trop souvent sur une éducation sans base religieuse ni morale, la civilisation a saisi ce peuple à peine sorti du paganisme pour le lancer dans une vie agitée, fiévreuse, où la possibilité de gagner rapidement une fortune par tous les moyens s'allie trop naturellement au désir de jouir. Dès lors qu'il n'y a pas de limites, qu'aucun frein religieux ou moral ne peut enrayer la conquête de l'argent ou la jouissance, on peut s'imaginer les débordements de toute nature qui s'ensuivent.

La civilisation a marché vite à Madagascar (fig. 116), trop vite peut-être ! et la fascination du nouveau, du luxueux, du mieux-être, a ébloui des yeux qui n'étaient pas préparés à pareil spectacle, et parfois, hélas ! les a aveuglés pour toujours.

Un Protestant, M. Becker, dans les *Missions Evangéliques* de Mai 1925, signalait, lui aussi, le danger. Parlant des Malgaches de la région de *Vohémar,* il écrivait :

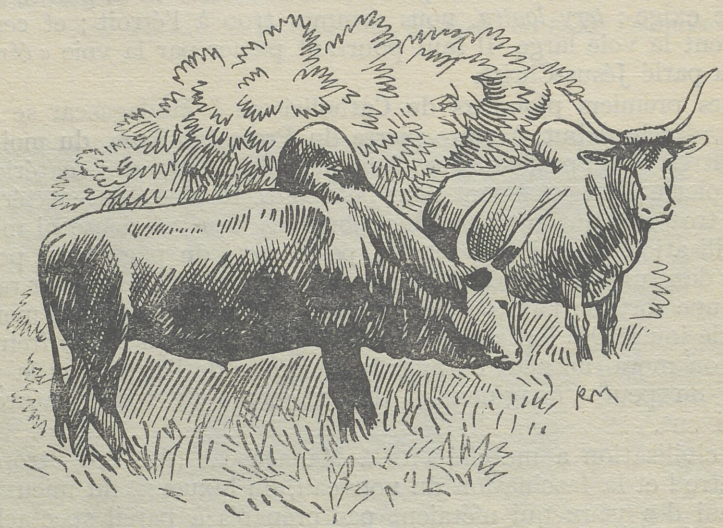
(1) L'autorité détenue par un Surintendant répond assez exactement à celle d'un Evêque de l'Eglise catholique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Mal dirigés, ou plutôt sans direction, ils se lassent, nous quittent, deviennent la proie du Catholicisme ou de l'agitation révolutionnaire à tendance anti-religieuse qui se développe surtout dans cette région. »

Où s'arrêtera ce mouvement désordonné issu d'une manière de vie païenne se muant en une civilisation (1) païenne elle aussi ? Nul ne le sait. Seul, le Catholicisme, en lui opposant les Principes divins de la Justice et de la Charité, est capable de lui barrer la route.

(1) La civilisation n'a pas apporté au Malgache que des avantages matériels, mais lui a imposé aussi des exigences, telles que les obligations relevant du service militaire ou des travaux de nécessité publique. Les unes et les autres obligent le Malgache, plus ou moins récemment marié, à quitter son foyer pour un temps parfois assez long et pour des contrées éloignées, ce qui ne va pas sans de graves inconvénients pour la stabilité des mariages. On fait néanmoins des efforts pour modifier le régime des camps et pour y rendre possible la vie conjugale.
Obstacle aussi, l'émigration des *Betsiléos* vers la côte à la recherche de salaires élevés ou de l'argent nécessaire au paiement des impôts.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

110. Femme hova.

111. On porte bébé sur le coté..

112. ... ou sur le dos.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

113. Femme betsiléo.

114. Une grand'mère, sa fille et sa petite-fille.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

115. Comment on porte deux jumeaux.

116. La civilisation avance vite... un mariage en 1927.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

117. Il va au loin louer ses bras.

118. Le garçon garde les bœufs.

119. Dans un courant d'air, les filles vannent le riz.

120. Il manie la bêche.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XI

« D'autres tombèrent parmi les épines.
Mt. 13/7.

Au sol pierreux, difficultés extérieures, étrangères au peuple malgache, viennent s'ajouter celles qui prennent racine dans ce qui est l'essence même de la race : ses us et coutumes. Ce ne sont plus des obstacles venant du dehors, telles des pierres jetées dans un jardin, mais bien plutôt des massifs épineux qui ont germé et grandi sur le sol même et qu'il faut à tout prix couper et brûler pour faire place nette au « Bon Grain. »

Ces massifs épineux, ce sont la famille, les coutumes et le caractère malgaches.

La famille malgache ?

Il n'est pas de question qui ait soulevé plus de discussions. La famille malgache existe-t-elle ? Non, disent certains, et ils le démontrent par des faits. — Oui, elle existe, répliquent leurs adversaires et d'apporter à leur tour leurs raisons. Exposons brièvement les deux opinions.

La famille malgache n'existe pas, et de fait, la fornication n'est-elle pas considérée chez les Malgaches comme une fredaine de peu d'importance ? S'il y a la femme légitime et les enfants légitimes, il y a aussi des enfants légitimés et, comme tels, adoptés soit par le grand-père, soit même par le père qui a commis la faute, et dès lors, ces derniers prennent place dans la famille au même titre que les autres enfants.

N'est-il pas fréquent de voir jeunes hommes et jeunes filles contracter des unions passagères, que leurs familles réprouvent parfois, mais sans les empêcher ?

Puisque ce sont les parents qui font le mariage de leurs enfants, n'y a-t-il pas risque de voir contrariées chez ces derniers des sympathies déjà prononcées ? Puisque les parents de la fille doivent recevoir des parents du garçon le *vody-ondry* ou cadeau offert à l'occasion du mariage, n'y a-t-il pas à craindre de voir la fille livrée au plus offrant ? Et, plus tard, les parents sauront-ils résister à la tentation de favoriser la rupture du mariage pour avoir l'occasion de toucher un nouveau *vodry-ondry* ?

L'influence des parents reste grande sur le nouveau ménage ; leur susceptibilité amènera parfois la séparation des nouveaux mariés.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cette séparation est d'ailleurs facilitée par la manière de faire du jeune ménage. Le mari à peine entré dans son nouveau foyer le quitte, ce fait n'est pas si rare, pour s'en aller au loin louer ses bras dans des contrées où le salaire est plus élevé (fig. 117). Il laisse à sa femme l'assurance incertaine d'un retour et l'assurance tout aussi incertaine d'une fortune. D'autres fois, le mari ne se gênera pas non plus pour faire « alliance de sang » avec un ami, alliance qui met en commun « tout » ce que possèdent les nouveaux frères, y compris leurs femmes.

La femme, de son côté, agit parfois avec désinvolture, s'en retourne dans sa famille et, pour des raisons futiles, y reste de longs mois, laissant son mari seul, surchargé de travail et n'ayant personne pour tenir son ménage.

Ajoutez à cela une confiance réciproque très imparfaite, — elle le serait à moins, — et l'on comprendra alors combien est fragile le lien matrimonial, si tant est qu'il existe.

Le lien familial existe cependant, répondent les tenants de l'autre opinion, et même il est double ; il s'appelle le Chef de famille et le Tombeau de famille.

L'autorité du Chef de famille est incontestable. Il est le maître de tous, maître de ses enfants et de ses petits-enfants. C'est lui qui entraînera vers la conversion toute la famille ou, au contraire, la retiendra.

Le tombeau de famille est quelque chose de sacré. Il exerce sur les membres de la famille une attraction prestigieuse qui peut trouver son explication dans le culte des mânes, l'une des manifestations religieuses les plus importantes du *Betsiléo*. C'est autour du tombeau que se forme la famille, là qu'elle se réunit, là qu'elle se resserre ; en un mot, c'est là que la famille affirme son existence réelle. Un membre de la famille vient-il à mourir ? Tous les autres membres doivent concourir aux solennités de l'enterrement et aux dépenses parfois considérables qu'elles exigent ; tous doivent aider à creuser le chemin qui mène à la chambre souterraine ; tous doivent veiller le mort, prendre leur part à l'achat des *lambas* de prix dont on enveloppera le cadavre, comme à l'achat du riz et des bœufs nécessaires aux repas des nombreux invités. Cette participation au deuil de famille est d'une telle rigueur que, dût-on se ruiner en emprunts, on ne peut s'y soustraire ou, si l'on commettait cette imprudence, ce serait se rayer d'office de la famille.

Telles sont les deux opinions en présence ; elles ne se heurtent pas, elles se complètent.

Il y a une famille malgache, mais très différente de la famille chrétienne. Le lien qui unit cette famille existe, on ne peut le nier, mais il est très fragile, on l'a également vu. Les vices qui sont à la base du mariage malgache en rendent la stabilité fort précaire et la vie de famille bien compromise.

Que devient l'enfant dans un ménage de ce genre ? Il est le bienvenu à tel point qu'une jeune fille, déjà mère, ne sera jamais en peine de trouver un mari, tandis que la femme se verra facilement répudiée pour n'avoir pas enfanté. Amour paternel ? Ne concluons pas trop vite. Si l'on peut citer des mères qui sont devenues folles de douleur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

121. Le marché d'ALAKAMISY-AMBOHIMAHA.

122. Marchand de miel.

123. Repos après le marché.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

124. Pierre sculptée dressée en l'honneur d'un mort.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'avoir perdu leur enfant, il ne serait pas exact de vouloir, du même coup, doter toutes les familles malgaches de ce qu'on appelle l'amour familial. Aussi bien y a-t-il là encore matière à enquête intéressante.

Dès l'âge de cinq à six ans, le garçon garde les bœufs (fig. 118) ; il manie la bêche à douze ans (fig. 120) et devient un aide précieux pour son père. La fille, elle, subvient avec la mère aux soins du ménage (fig. 119).

Ne parlez pas d'éducation ; le Malgache païen en ignore même le nom. Dans l'unique pièce de la maison où vivent côte à côte, j'allais dire pêle-mêle, tous les membres de la famille, l'enfant voit tout, entend tout, connaît tout, et de bonne heure perd le sentiment de la pudeur, si jamais il l'a connu.

Si l'on ajoute que l'enfant se prête facilement à des parents plus ou moins éloignés, on aura, je crois, achevé de brosser le tableau de la famille païenne malgache.

Sommes-nous assez éloignés de la conception chrétienne de la famille ? Se rend-on assez compte du bouleversement apporté par le Christianisme dans les mœurs malgaches ? Forts de la grâce de Dieu et confiants dans la vertu des sacrements, les Missionnaires catholiques n'ont pas cru cet obstacle insurmontable. Malgré les exceptions inévitables, les faits ne leur ont pas donné tort.

Si la famille malgache n'est pas un terrain propice à l'épanouissement du Catholicisme, les *coutumes religieuses* du peuple ne sont pas non plus pour le favoriser. Le tabouisme (1), avec ses innombrables *fady* ou prohibitions, le fétichisme et ses amulettes variées (fig. 127), la sorcellerie et ses praticiens plus ou moins sincères (fig. 128), le culte des morts (fig. 126) et ses orgies lubriques, en un mot l'idolâtrie et ses rites furent, dès le début, et sont encore, des adversaires redoutables.

Une étude approfondie des pratiques de l'idolâtrie malgache dépasserait le cadre de ce livre. D'ailleurs, ses manifestations ne diffèrent pas essentiellement des manifestations idolâtriques des autres peuples. Seuls, les rites funèbres méritent de retenir notre attention.

Les rites funèbres en usage au *Betsiléo* sont un mélange incroyable de réjouissances publiques avec festin en plein air autour du tombeau (fig. 125). La musique (tam-tam et flûte) et les chants s'entremêlent ; des hommes luttent contre des bœufs enfermés dans un espace étroit, et il y a parfois mort d'homme ; il y a des sacrifices aux mânes des morts. Les mœurs sont tellement relâchées chez tous, grands et petits, que la plume se refuse à décrire les scènes qui se passent, et que les païens eux-mêmes ne se livrent à leurs débauches qu'à la faveur de la nuit.

Combattre ces rites, c'était atteindre les *Betsiléos* dans ce qu'ils ont peut-être de plus cher. Tout n'y est pas à reprendre, telle la visite au mort et à sa famille, à laquelle on apporte riz blanc, *lambas*, argent. Mais, à côté de ces pratiques louables, que de coutumes abominables : le Catholicisme a entrepris la lutte avec succès. De nos jours, la veillée

(1) Le tabouisme est un ensemble d'interdictions qui frappent les personnes et les choses ; par exemple : défense à tout un clan ou à toute une famille d'user du tabac ou de manger des oignons.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du mort, qui prête si facilement à des abus, évolue dans un sens chrétien et dans les enterrements catholiques il n'est plus question, cela va sans dire, de sacrifices ou d'orgies nocturnes.

Si l'extension de l'assistance médicale lutte avec efficacité contre la sorcellerie en tant qu'elle est pharmaceutique, seul l'esprit chrétien est capable de venir à bout de la sorcellerie proprement dite, du fétichisme et du tabouisme. La lutte est loin d'être terminée, mais les résultats obtenus sont encourageants.

Dans ce combat pied à pied avec les puissances du mal, le Missionnaire peut-il compter sur celui qui en est l'enjeu ? Le *Betsiléo*, par son tempérament, par son *caractère*, est-il pour le Missionnaire un aide ou au contraire un nouvel obstacle ?

Une réponse tranchante dans l'un ou l'autre sens fausserait le débat dès son origine. Tout homme quel qu'il soit, même païen, a des qualités. Le *Betsiléo*, nous l'avons vu, en a de très réelles ; il est simple, souple et docile, mais, par contre, il est « fermé » et inconstant.

Le *Betsiléo* est essentiellement fermé. Savoir ce qu'il pense, ce qu'il projette, ce qu'il a fait même, est tout un art et l'on n'y arrive que par de longs détours et une savante diplomatie. Qui ne le connaît que superficiellement en conclut aussitôt : le *Betsiléo* est un menteur fieffé. Non, mais il se tient sur une réserve prudente. Opprimé pendant de longs siècles, soit par ses voisins, soit par le pouvoir royal, sa seule défense était dans une espèce de dissimulation ; elle est devenue en lui comme une seconde nature. Cependant, quand il sait qu'il peut se confier sans crainte, en confession par exemple, le *Betsiléo* est franc et sincère.

Son inconstance est vraiment décevante. Prompt à promettre avec sincérité, dans l'ordre naturel comme dans le surnaturel, il est tout aussi prompt à ne pas tenir ses engagements, non point par malice, mais par faiblesse, et surtout parce qu'étant essentiellement émotif, le *Betsiléo* se laisse dominer par l'impression du moment. Pour cacher ce défaut de caractère, il se paie de mots et vous paie de la même façon, apportant des excuses multiples dans un flot de paroles oiseuses entrecoupées de proverbes. Dans sa Foi cependant, le *Betsiléo* n'est pas sujet à cette versatilité, l'histoire l'a prouvé.

Le tableau est incomplet ; nous n'avons pas l'intention d'épuiser le sujet. Le lecteur aura compris que, si la Foi se heurte à des obstacles multiples, la Grâce de Dieu sait en triompher.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XII

« Si le grain de blé tombé en terre ne meurt... »
Jo. 12/24.

Il fait nuit, il pleut. On frappe à la porte de la maison du P. DACQUIN.
« Un malade... là-bas... dans la brousse.
— Grave ?
— Oui, et qui plus est, depuis longtemps éloigné des sacrements. »
Les sentiers sont impraticables au cheval ; le Père part à pied. Au bout de deux heures de marche, le Missionnaire arrive auprès du malade, juste à temps pour lui donner les sacrements. Il prend ensuite un peu de repos dans une mauvaise case des environs, mais ses vêtements sont encore tout humides. Les jours suivants, une pleurésie se déclare. Un mois après, le P. DACQUIN meurt, n'ayant jamais cessé d'admirer le bonté de Dieu pour ce pauvre pécheur dont il avait pu sauver l'âme (fig. 131).

Il est des morts qui engendrent la vie ; la mort du Missionnaire est de celles-là. Ce n'est pas chose nouvelle. La loi qui régit le salut des âmes a été portée par Jésus-Christ Lui-même, alors qu'il était en croix. Cette loi vaut pour tous les temps et pour tous les lieux. L'apôtre ne sauvera les âmes que dans la mesure où il aura su se sacrifier. Ainsi le Missionnaire doit-il, dans cette mort à lui-même, à ses affections, à ses satisfactions, chercher la fécondité de son apostolat en attendant qu'il lui soit donné de rendre son dernier soupir, et, s'il le faut, de répandre son sang pour son troupeau.

Sans parler du sacrifice du départ qui dresse une barrière définitive entre lui et sa famille et ses relations et sa patrie, qui le fait renoncer peut-être à des rêves d'apostolat déjà caressés, le Missionnaire doit, pour se faire tout à tous, se plier aux mœurs et aux coutumes du nouveau peuple qu'il vient évangéliser. Les manières de vivre, les relations entre les hommes ne sont pas les mêmes sous toutes les latitudes ; ce qui est politesse chez les uns est synonyme de mauvaise éducation chez les autres. Peut-on vraiment en vouloir à ces peuples s'ils ne manifestent pas de la même façon que nous leurs sentiments ?

C'est donc une nouvelle éducation que le Missionnaire doit se donner et qui, parfois, va au rebours de celle qu'il a reçue. Cela ne se fait pas sans des actes multipliés de patience, de maîtrise de soi,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'abnégation et d'humilité ; car, ne l'oublions pas, d'autres causes et nombreuses viennent énerver son tempérament : le climat débilitant et les fièvres, le surmenage et les fatigues quotidiennes, les soucis d'un district à diriger, les malaises provoqués par la variété infinie de moustiques, chiques (fig. 144) (1), puces, etc.

Aussi, le Missionnaire doit-il toujours se tenir sur ses gardes.

Un visiteur entre. Sans attendre l'invitation du maître de la maison, il s'assied : suprême inconvenance en Europe. Ici, c'est de la plus exquise politesse. S'il restait debout, le visiteur semblerait dire tout de go : « Il ne me plaît pas de venir vous voir. Finissons-en vite. »

Le Missionnaire arrive-t-il dans une chrétienté, harassé ou trempé de pluie ; il aimerait se reposer ou changer de linge. Mais non, voici que se précipitent à sa suite dans sa case une dizaine de personnes qui l'importunent de questions sur sa santé et il ne peut les éconduire.

L'heure est venue de quitter un village ; tout est réglé. Alors que le Père a déjà le pied dans l'étrier : « *Aza fady, misy resaka* ; excusez-moi ; je voudrais bien m'entretenir avec vous. »

En pleine conversation où se traitent des questions importantes comme le mariage, par exemple, un assistant, voire même le futur ou la future, interrompent la conversation pour demander une médaille ou un remède.

Toute conversation commence par des protestations réitérées qu'il n'y a rien de nouveau, qu'on vient uniquement pour visiter le Père... et ce n'est pas vrai. Comme le Père voudrait alors brusquer la conversation et crier : « Au fait, voyons, au fait ! »

Il faudrait un volume pour relever toutes ces coutumes qui contrecarrent les manières de penser et d'agir des Européens.

Agir ? c'est-à-dire décider, commencer, continuer, et surtout finir ; autant de points de frottement entre le Missionnaire et le Malgache. Chez les *Betsiléos* rien de grand ne se fait sans *kabary* (discours) interminables (fig. 80). Commencer, passe encore, mais continuer, mais finir ? Des mois, des années parfois se passent avant que l'œuvre entreprise, école ou église, soit terminée. Encore faut-il que le Missionnaire aille relancer ses gens jusque dans leurs cases.

La case malgache n'a rien d'attirant : mal tenue, malpropre, jamais nettoyée, rarement balayée, noire de fumée (fig. 143). Les bien portants y deviendraient malades. On ne se gêne pas pour cracher sous la natte délicatement soulevée ; d'aucuns ne s'en privent pas même dans la maison du Missionnaire.

Ce sens de la propreté, le Malgache ne l'a pas davantage en ce qui concerne ses habits ou sa personne. S'il prend des bains à la saison chaude, que dire de ses vêtements trop longtemps portés sans être lavés, qu'il dépose n'importe où, qu'il prête à l'occasion ; réceptacle de parasites nombreux, dont il se dépouille sans vergogne en public. Le rapiéçage est inconnu ; l'habit usagé est porté jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux (fig. 141 et fig. 142).

La coquetterie des femmes se porte sur les soins donnés à la cheve-

(1) La chique femelle s'enfonce dans la peau, se gonfle et atteint parfois la grosseur d'un petit pois. Elle provoque des démangeaisons très douloureuses.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

125. Tombeau betsiléo.

126. Chez les Betsimisaraka, danse devant les cercueils amoncelés

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST ET LE MONDE INDONÉSIEN
BIBLIOTHÈQUE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

127. Fillette qui porte une amulette.

128. Un sorcier.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lure, mais l'abus de la graisse et de l'huile ne sont pas du goût de tout le monde (fig. 132 à 140).

Je ne prétends pas, par cette peinture réaliste, rabaisser le *Betsiléo*, le faire passer pour un être inférieur. Non pas. Qu'étaient donc nos aïeux au temps où la civilisation ne les avait pas encore touchés ? Nous n'avons donc pas à nous glorifier, comme nous n'avons à mésestimer personne. Cependant n'est-il pas vrai de dire que la manière de vivre des *Betsiléos* est aux antipodes de la civilisation européenne, et qu'il y a là pour le Missionnaire vivant en contact étroit avec lui une source de sacrifices, un sujet constant de mort à ses goûts et à ses aises.

Les aises du Missionnaire ! voici deux mots qui doivent se trouver « mal à l'aise » d'être accouplés. Il n'est point requis que le Missionnaire manque continuellement du nécessaire, cela serait, sauf dispositions voulues de la Providence, un obstacle à son travail. Le strict nécessaire doit lui suffire, c'est-à-dire qu'il doit savoir manquer de beaucoup de choses.

Aujourd'hui ici ; demain, ailleurs ; après-demain, plus loin encore ; il n'a pas ici-bas de demeure permanente. Le « plat du jour » pour lui sera presque toujours le riz à la poule ou la poule au riz. Il logera tantôt dans une maison à lui (fig. 129 et fig. 130), tantôt dans une case de Chrétien, parfois aussi allongé sur les bancs d'une salle de classe. Il connaîtra les courses longues sous le soleil implacable de midi, les froids pénétrants des nuits des Hauts-Plateaux, les trombes d'eau auxquelles rien ne résiste. A pied, à cheval, en *filanjana*, en pousse-pousse, voire en auto ou en moto, il lui faudra aller, aller toujours, éternel pèlerin de l'Éternelle Vérité, ne prenant de repos que pour réparer ses forces ou pour combattre un accès de fièvre.

« Si le grain de blé tombé en terre ne meurt... »

C'est à ceux qui ont souffert et qui sont tombés au Champ d'Honneur de l'Apostolat Malgache, c'est à ces 54 prêtres, à ces 14 Frères Coadjuteurs, à ces 16 Frères des Écoles Chrétiennes, à ces 13 Religieuses de Saint-Joseph de Cluny, à cette Sœur Réparatrice, à ces 2 Frères de Saint-Joseph que nous devons d'engranger la moisson d'aujourd'hui.

Leur sacrifice n'a pas été inutile.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XIII

« D'autres tombèrent dans la bonne terre. »
Mc. 13/28.

S'il est du devoir du Missionnaire de savoir toucher du doigt les déficits de son œuvre, de ne pas fermer les yeux devant ces inévitables coins d'ombre qui marquent les villages ou les régions où la Parole de Dieu n'a pas été encore annoncée, il doit aussi à la vérité de mesurer le travail accompli, et comme le laboureur au bout de son sillon, il ne lui est pas défendu de se délasser un moment dans le contentement du travail accompli.

Oui, le grain a germé dans les sillons *betsiléos*.

Cinquante-huit ans se sont passés depuis que le P. FINAZ faisait son entrée à *Fianarantsoa*. De zéro, le nombre des baptisés est passé à plus de 160.000. Encore faudrait-il ajouter à ce nombre les milliers de *Betsiléos* évangélisés sur la côte de *Morondava* ou qui ont émigré définitivement dans les autres régions de l'île. Chaque année marque une nouvelle étape franchie. En 1927, on compte 697 chrétientés ; en 1928, 702 ; en 1929, 725.

Sans les arrêtés de 1906 qui ruinèrent l'enseignement chrétien, l'élan donné par nos écoles aux conversions aurait eu une influence considérable sur les progrès du Catholicisme à Madagascar.

Ce serait peu que de n'enregistrer que des baptêmes. Le baptisé est encore un enfant qui peut à peine marcher et reste sujet, hélas ! à trébucher. Si la vie chrétienne n'a pas grandi au cœur des Malgaches, si elle n'a pas triomphé en beaucoup d'entre eux des coutumes ancestrales, si les fleurs de la piété n'ont pas embaumé de leurs parfums le parterre malgache, le résultat n'est point proportionné à l'effort.

Est-il vraiment besoin de poser ce point d'interrogation à la fin de cette étude sur la Mission du *Betsiléo* ? Il suffirait, du reste, de feuilleter la Revue *Chine, Ceylan, Madagascar* (1), pour être édifié à ce sujet.

Que la Foi ait pris des racines profondes dans l'âme *Betsiléo*, ceci est hors de doute.

Ne fallait-il pas déjà aux premiers fidèles réunis autour du P. FINAZ

(1) La Revue « Chine, Ceylan, Madagascar », 73, rue des Stations, Lille, publie tous les trois mois les récits des Jésuites Français du Nord et de l'Est (ou de la Province dite de Champagne) Missionnaires en pays infidèles.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

129. Pauvre presbytère de campagne.

130. Presbytère d'un poste central.

131. La dernière demeure du missionnaire.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

132

133.

134.

135.

136.

COIFFURES BETSILÉOS.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

137. Lamba de Fete.

138. Coiffures en temps de deuil.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

139. Coiffure tanale

140. Coiffure tanale.

141. 142. Vêtements usés jusqu'a la corde.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un courage peu ordinaire pour se déclarer Catholiques dans un pays que Protestants de Norvège et d'Angleterre considéraient comme leur fief, alors que les autorités locales étaient manifestement opposées à l'installation de la Mission ? Survient la guerre de 1883. Les Catholiques, privés de leurs Missionnaires, encore jeunes dans la Foi, pourchassés, persécutés, tiennent bon. Ce n'est point sans doute la persécution sanglante, quoique les coups et les blessures soient le pain quotidien, mais la persécution qui consiste à brimer sans répit n'est pas toujours plus enviable et elle triomphe, elle aussi, de la patience et du courage d'un grand nombre ; on l'a vu dans d'autres pays.

La période qui suit la première guerre est encore une période de luttes ; puis, soudain, éclate la deuxième guerre. Il était dit que l'âme de nos premiers Chrétiens malgaches devait être trempée dès le début (1). Leur foi ne faillit pas ; elle faisait même présager un avenir fécond.

N'ont-ils pas une foi profonde ces Chrétiens qui s'imposent de deux à trois heures de marche, à jeun, pour venir recevoir la sainte Eucharistie ?

N'ont-ils pas une foi vivante, ces hommes, ces femmes, ces enfants qui consacrent des jours et des semaines à la construction de leurs églises ou de leurs écoles, à faire et à porter les briques, à charrier la terre, à ramasser le *bozaka* qui servira de chaume (fig. 145 à fig. 154) ? A un colon qui voulait lui persuader que les Malgaches n'avaient pas la foi, un Missionnaire répondait : « Expliquez-moi donc pourquoi ces gens s'imposent, et de bonne volonté, le dur labeur de construire leurs églises ? »

La question resta sans réponse.

N'ont-ils pas une foi vivante, ces Chrétiens qui consacrent volontiers trois jours à la retraite annuelle ?

Et ceux-là qui, ayant trouvé après le départ du Père, sur les marches de l'autel, une Hostie qu'ils croyaient consacrée, s'empressent d'étendre devant elle un linge blanc et d'allumer des bougies, n'ont-ils donc pas la foi vivante ? Nos confrères français du Saint-Sacrement auraient-ils trouvé mieux ?

N'est-ce pas la foi vivante de nos *Betsiléos* qui a créé dans des contrées éloignées ou sur la côte, en l'absence de tout Missionnaire, des centres nouveaux de vie chrétienne ?

Et ces *Enfants de Marie*, à la recherche des enfants non baptisés ou des pécheurs à ramener ? et ces catéchistes volontaires ? et ces jeunes gens et ces jeunes filles qui consacrent à Dieu leur vie pour le salut de leurs frères ?

On pourrait s'étendre sur ce thème, contre-partie heureuse et combien consolante de ce chapitre où se sont accumulés les obstacles que la Foi rencontrait au *Betsiléo*.

La semence a bien germé au pays *betsiléo*.

« Et ils produisirent du fruit l'un cent, un autre soixante, un autre trente. »

(1) Les lecteurs trouveront en annexe, à la fin du livre, le relevé des ministères spirituels de la Mission pour l'année 1929-30. Ils pourront se rendre compte du progrès dans la foi du peuple *Betsiléo*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XIV

« La moisson est grande, mais les ouvriers sont en petit nombre. »
Mt. 9/38.

Tant qu'il restera un coin du globe, une nation, quelques âmes pour lesquelles n'aura pas lui l'Aube Nouvelle, la parole de Jésus ne cessera de retentir et de trouver écho dans les âmes généreuses. C'est pour tous les hommes que Notre-Seigneur est mort ; tous doivent bénéficier de Son Sang et des bienfaits de la Rédemption dans la plus large mesure possible.

La tâche est grande ; il ne s'agit pas uniquement de passer à travers les peuples et de les baptiser ; il faut encore que ces âmes vivent de la vie de la Grâce par la réception fréquente des sacrements et par la pratique des vertus chrétiennes. Combien belle serait la Moisson si chaque épi était plus lourd de grains, si chaque grain était plus gonflé de substance nutritive ? Il ne tient pas au Missionnaire seul qu'il en soit ainsi. S'il va de chrétienté en chrétienté sans résider longtemps dans la même, c'est que son champ d'apostolat est trop vaste, que toutes les âmes ont droit à la Lumière. Il ne peut pas donner beaucoup à peu d'âmes ; il lui faut donner peu à beaucoup.

Certes le nombre des travailleurs apostoliques a augmenté depuis le jour où le P. Finaz arrivait seul à *Fianarantsoa*. Moins de quinze ans après, une dizaine de prêtres évangélisaient la contrée ; en 1906, ils dépassaient la trentaine. Aujourd'hui, la Mission comprend 45 prêtres.

Qu'on retranche de ce nombre les Missionnaires chargés de ministères bien déterminés, ou dont les fonctions ne peuvent s'accommoder avec un apostolat continu ou étendu, tels par exemple les Pères du Collège ou ceux chargés des Écoles normales, etc., il reste un actif de 32 prêtres qui se partagent 160.000 Chrétiens, 725 chrétientés, 153 écoles et qui cherchent à étendre leur action sur 540.000 non catholiques. En établissant une moyenne, chaque prêtre est chargé de 5.000 Chrétiens, d'une trentaine d'églises, de sept à huit écoles et de milliers de païens : le tout disséminé par monts, par vaux et par forêts sur des dizaines de kilomètres, où les routes sont rares, et nombreuses les rivières sans pont (fig. 155 à fig. 163).

Pourtant, le labeur de ce prêtre ne s'arrête pas là : il lui faut construire et réparer églises et maisons diverses, fonder des chrétientés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

143. Pieds abimés par les chiques.

144. Intérieur de case.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

145. Eglise d'un poste central.

146. Eglise de village.

147.
Chapelle de brousse.

148. Humble chapelle de la forêt.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nouvelles, assurer l'instruction des catéchumènes, s'occuper de ses congrégations, de ses catéchistes et maîtres d'écoles, régler avec l'administration les nombreuses questions relatives aux édifices du culte et aux maisons d'enseignement... Dans ces conditions, il est impossible au Missionnaire de s'adonner à la formation des âmes ; le temps lui fait défaut pour cette œuvre nécessaire.

Incapables de s'occuper à fond de leurs districts déjà trop étendus, comment ces Missionnaires pourraient-ils voler au secours des âmes qui les appellent ? La générosité apostolique des Pères Canadiens Missionnaires de la Salette a sauvé *Morondava* et la côte Ouest, que les Missionnaires du *Betsiléo* ne pouvaient visiter jadis qu'une fois l'an, mais il reste d'autres régions dans le centre et l'est de la Mission qui, elles aussi, réclament du secours. Pour venir en aide à l'est, il a fallu fondre ensemble deux districts du centre en un seul. Si l'on veut savoir la tâche qui incombe à un seul de ces pionniers de l'Est, il suffit de lire cet extrait de lettre :

« J'ai un district de deux degrés de latitude du 20° au 22°. C'est donc 222 km. Nord-Sud, sur environ 100 ou 130 Est-Ouest. »

A la pénurie des travailleurs apostoliques s'ajoute une difficulté toute particulière : l'éparpillement de la population.

Les grandes agglomérations sont rares ; en dehors de quelques villes ou gros bourgs, c'est la brousse. Une chrétienté est composée d'une multitude de petits *valas* ou villages distants les uns des autres de 500 mètres à un ou 2 kilomètres, et dont les plus éloignés de l'église sont parfois à 6 ou 7 kilomètres. Ces *valas* sont composés d'un nombre indéterminé de maisons, parfois quinze à vingt, souvent quatre ou cinq, il n'est pas rare de voir une maison isolée. L'entretien et le travail des rizières exigent cette dispersion, mais ils apportent aussi au Missionnaire un surcroît de travail. Qu'il s'agisse d'aller porter les secours spirituels à un malade, s'imagine-t-on le nombre de kilomètres que le prêtre doit parcourir par ces sentiers étroits (fig. 163), formés de bosses et de trous, qui s'étirent à travers les hautes herbes, courent à travers les pierres (fig. 159), traversent les rizières inondées (fig. 160), glissent sur le dos des rochers. Et si le Missionnaire entend faire œuvre féconde, attirer les âmes, rechercher les pauvres « en grâce » honteux, il lui faut visiter ces *valas* et apporter à chacune de ces maisons le Salut et la Bénédiction du Christ.

Dans un pays comme le *Betsiléo* où la visite est chose sacrée, une preuve non équivoque d'affection et d'estime, il n'est peut-être pas de moyen plus efficace pour gagner les âmes à Dieu. Mais, hélas ! le surcroît de fatigue, le labeur quotidien trop absorbant, le manque de temps ne permettent que très rarement la visite à domicile. Combien de Missionnaires ne peuvent jamais s'y adonner !

Ah ! pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi ?

Pourquoi faut-il que les âmes restent éloignées de la Lumière ? qu'elles s'étiolent faute du Pain de Vie, sinon quotidien, — rêve irréalisable, — du moins fréquent ?

Pourquoi faut-il que des terres soient encore en friche, que d'autres rapportent peu ?

Pourquoi faut-il que les Moissonneurs soient las de lier les gerbes et que d'autres moissons sèchent sur pied, faute de travailleurs ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pourquoi faut-il enfin que, sur le *Betsiléo*, plane encore la parole douloureuse de Jésus :

« La moisson est grande, mais les ouvriers sont en petit nombre. »

Pourquoi faut-il... ?

O vous, qui avez lu ces pages,

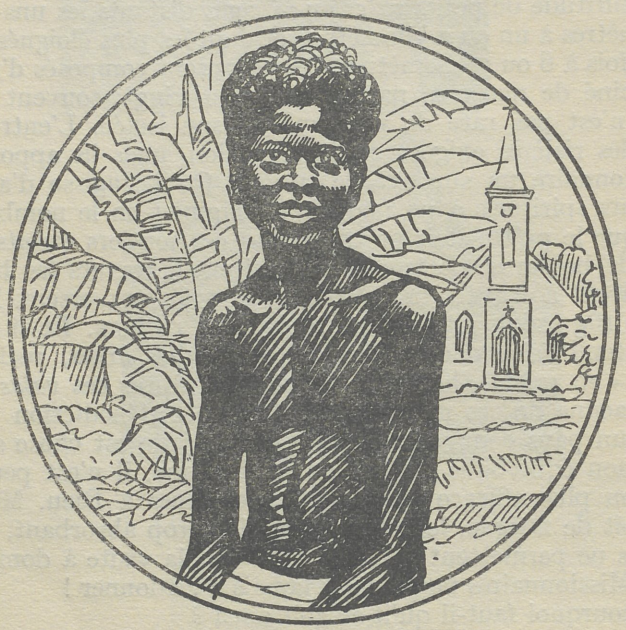
priez,

aidez-nous,

venez,

pour que

Règne Jésus chez les Betsiléos !



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SIMPLE CONCLUSION

Voilà l'œuvre de Jésuites Français,
hors de France mais en terre française.
Les hommes, on les connaît... peut-être.
Ils n'avaient pas à se présenter.
Fidèles à la devise de Saint Ignace,
ils n'entendent travailler
que « pour la plus grande gloire de Dieu »
De Lui Seul ils attendent la récompense
qui dépassera leurs espérances.
S'ils font avec la Croix
aimer le drapeau de la France,
qui donc oserait le leur reprocher ?
Et plus d'un estimera sans doute
que leurs exigences n'ont rien d'exagéré
quand ils réclament de la Mère-Patrie
qu'elle leur reconnaisse
un Droit, un seul :
Le Droit commun des honnêtes gens.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ÉTAT DE LA MISSION AU 1er JUILLET 1930

PERSONNEL

Un Evêque, Vicaire Apostolique de Fianarantsoa.
45 Prêtres de la Cie de Jésus.
1 Prêtre séculier indigène.
3 Scolastiques de la Cie de Jésus.
3 novices » » »
6 Séminaristes.
21 petits séminaristes.
11 Frères Coadjuteurs.
12 Frères indigènes de St Joseph.
12 Frères des Ecoles Chrétiennes.
34 Sœurs de Saint Joseph de Cluny.
18 Religieuses de Marie Réparatrice.
140 Instituteurs indigènes brevetés.
757 Catéchistes (dont 79 inspecteurs d'églises).

Le nombre des catholiques baptisés était en :

1890,	1900,	1910,	1920,	1929,	1930.
5.974	42.000	92.284	119.002	161.991	166.902

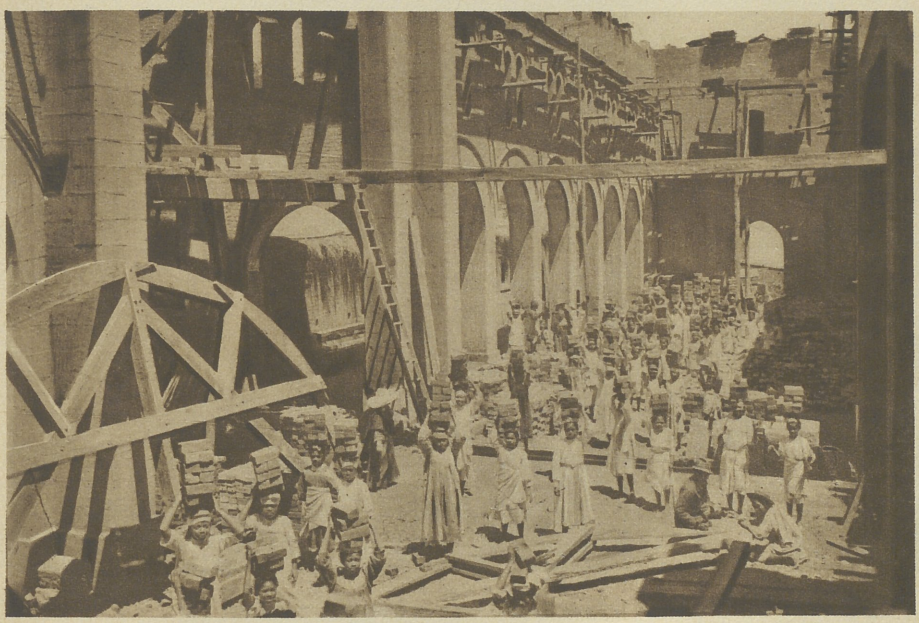
TRAVAUX APOSTOLIQUES

Baptêmes.....	13.414	Extrêmes-onctions.....	1.314
Confessions.....	688.896	Mariages.....	2.342
Communions.....	1.461.281	Retraites.....	157
Confirmations.....	4.623	Retraitants.....	23.144

Catéchumènes 7.483

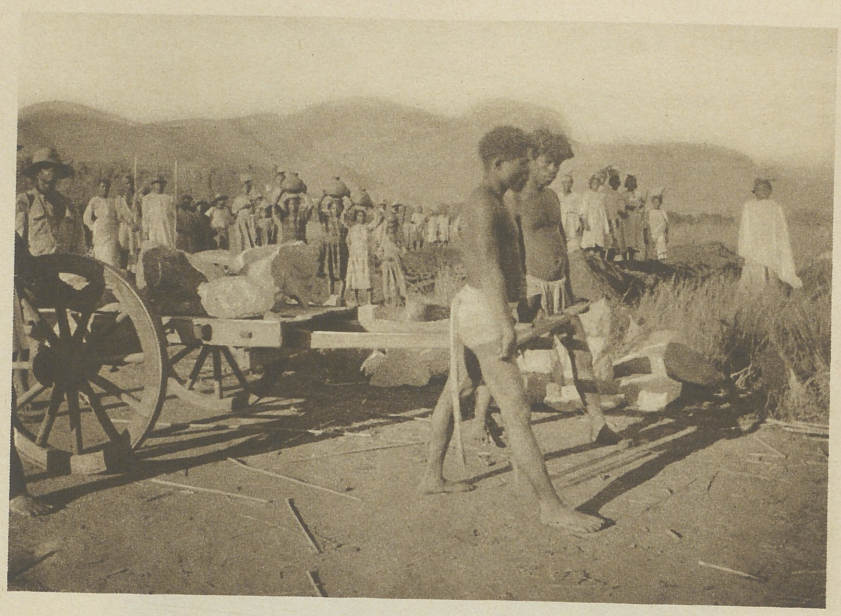
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

149. Eglise d'AMBOSITRA.



150. Les chrétiens travaillent comme chez nous au Moyen-Age.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



151. On apporte des pierres pour la construction.

152. Le travail avance sous la direction du Père.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ŒUVRES

28 Districts.
740 Postes, dont 694 avec Chapelle ou Eglise
1 Collège — Petit Séminaire.
2 Ecoles dirigées par les Frères.
6 Ecoles dirigées par les Sœurs.
2 Ecoles Normales de Catéchistes.
79 Ecoles avec instituteur indigène.
83 Garderies.
15.043 Elèves, dont 710 pensionnaires.
10.024 Enfants catéchisés.
1 Léproserie avec 130 lépreux.

Comment aider les Missionnaires ?

En prenant à sa charge :

La construction d'une petite Eglise		20.000 fr.
d'une Chapelle :	grande	10.000 »
	petite	5.000 »
L'entretien annuel d'un Maître breveté		1.200 »
» » d'un Catéchiste		300 »
» » d'un Petit Séminariste		720 »
» » d'un Boursier dans les écoles		350 »
» » d'un Ménage d'élèves catéchistes		750 »
» » d'un Lépreux		365 »

« *Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites.* » (Math. XXV, 40.)

Adresse du Correspondant de la Mission :

M. le Procureur des Missions C. C. M., 73, rue des Stations, Lille.

Compte Postal : Lille nº 134.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

153. En procession.

154. La foi qui monte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

155. Un grand village de la forêt - FORT-CARNOT.

156. L'entrée d'un village des Hauts-Plateaux - FANJAKAMA.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

157. Rivière sans pont.

158. Un pont comme beaucoup d'autres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

159. A TRAVERS LES ROCHERS.

160. DANS LES RIZIÈRES INONDÉES.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 11

PAROLES BRÈVES 15

Chap. I. — « Voyez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson. » Jo. 4/35 17

Chap. II. — « Je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas travaillé. » Jo. 4/38 28

Chap. III. — « Va vite dans les places et les rues de la ville et amène ici. » Lc. 14/31 33

Chap. IV. — « Partez, voici que je vous envoie. » (Lc. 10/3).
Dans la brousse des Hauts-Plateaux Betsiléos.
Par les sentiers de la forêt Tanale du Sud.
En pirogue sur les lagunes de l'Est 38

Chap. V. — « Un lépreux vint à Lui. » Mc. 1/40 49

Chap. VI. — « Allez, vous aussi, à ma vigne. » Mt. 20/8 54

Chap. VII. — « La bonne terre ensemencée, c'est celui qui entend la parole et la comprend. » Mt. 13/23 63

Chap. VIII. — « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez pas. » Mc. 10/14 66

Chap. IX. — « Il lui dit : « Nous avons trouvé le Messie. » Et aussitôt il l'amena à Jésus. » Jo. 1/41 76

Chap. X. — « D'autres grains tombèrent sur un sol pierreux. » Mt. 13/5 82

Chap. XI. — « D'autres tombèrent parmi les épines. » Mt. 13/7 91

Chap. XII. — « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt... » Jo. 12/24. 97

Chap. XIII. — « D'autres tombèrent dans la bonne terre. » Mt. 13/28... 102

Chap. XIV. — « La moisson est grande mais les ouvriers sont en petit nombre. » Mt. 9/38 108

CONCLUSION 113

DOCUMENTS 114

TABLE DES MATIÈRES 123

TABLE DES ILLUSTRATIONS 124

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Chap. I	Pages	3, 4, 7, 8, 9, 10, 13	Numéros	1 à 16
Chap. II	»	14, 19, 20	»	17 à 23
Chap. III	»	23, 24, 25, 26	»	24 à 33
Chap. IV	»	29, 30, 35, 36, 39, 40, 41, 42, 45	»	34 à 62
Chap. V	»	46, 51, 52, 55	»	63 à 73
Chap. VI	»	56, 57, 58, 61	»	74 à 82
Chap. VII	»	62, 67, 68, 71	»	83 à 93
Chap. VIII	»	72, 73, 74, 77	»	94 à 103
Chap. IX	»	78, 83, 84	»	104 à 109
Chap. X	»	87, 88, 89	»	110 à 116
Chap. XI	»	90, 93, 94, 99, 100	»	117 à 128
Chap. XII	»	103, 104, 105, 106, 109	»	129 à 144
Chap. XIII	»	110, 115, 116, 119	»	145 à 154
Chap. XIV	»	120, 121, 122, 125, 126	»	155 à 163

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

161. Le village est caché derrière le sommet.

162. Pourquoi faut-il que nous ayons si peu de missionnaires ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

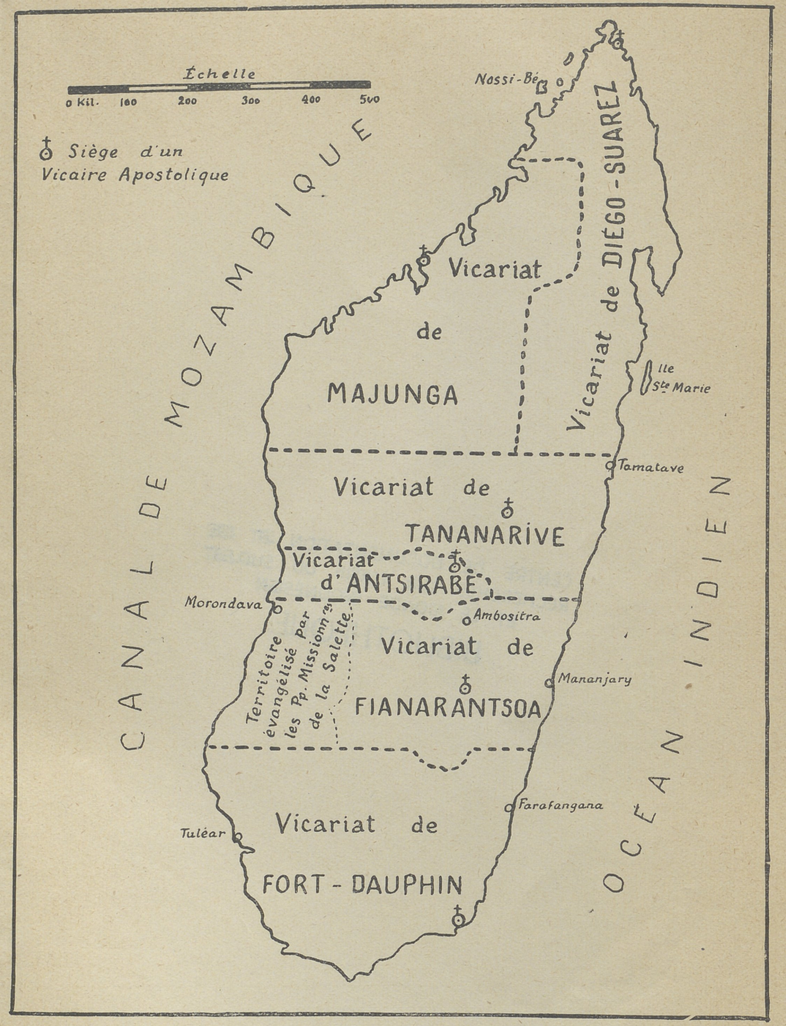
163. Par les sentiers...

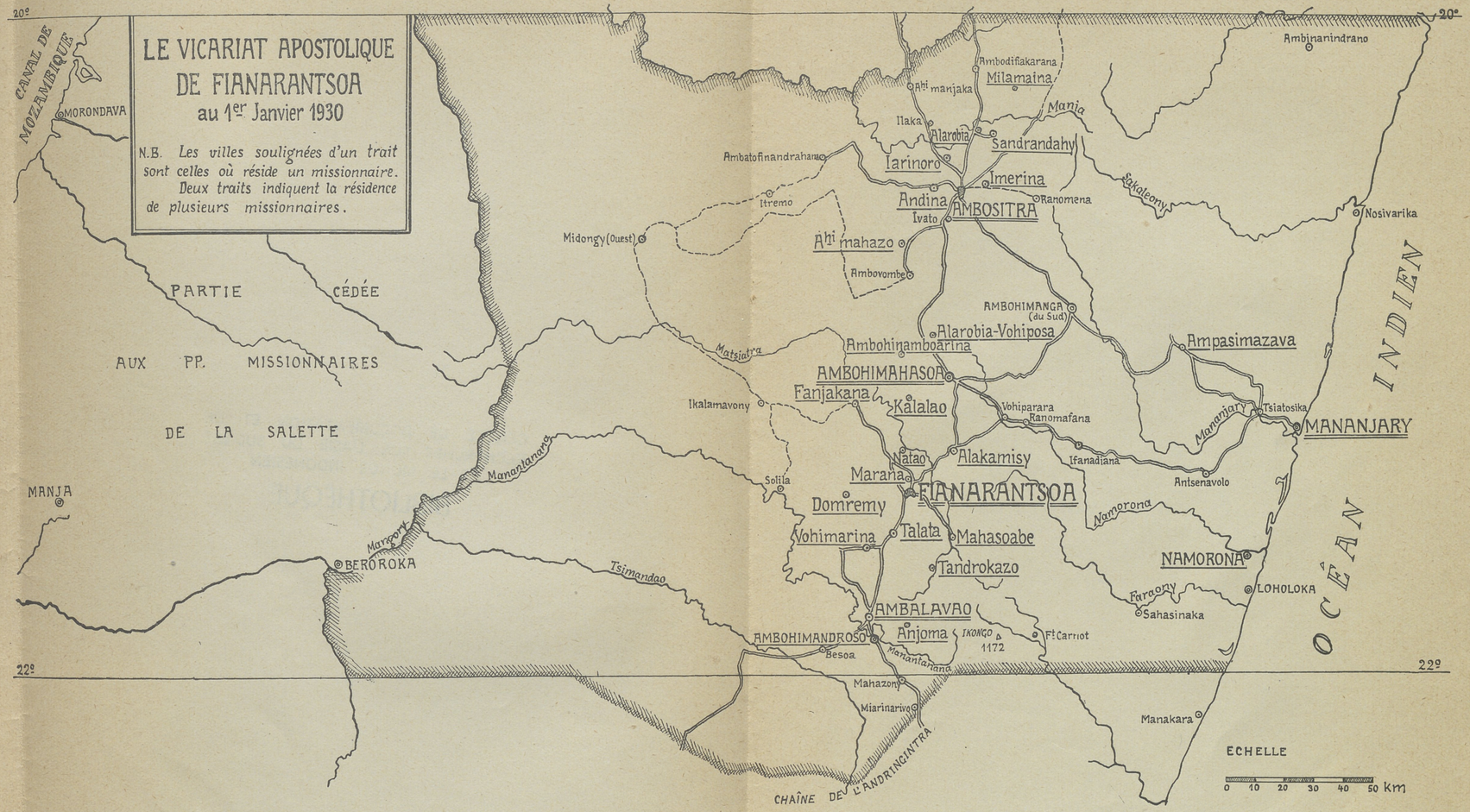
CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONÉSIEN
BIBLIOTHÈQUE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CET OUVRAGE ACHEVÉ
D'IMPRIMER EN MAI 1931
PAR DILLEN & Cie ÉDIT.,
23, RUE OUDINOT, PARIS,
SUR LES PRESSES DE
LA SEMEUSE, A ÉTAMPES,
A ÉTÉ TIRÉ A 10.000
EXEMPLAIRES, DONT 500
EXEMPLAIRES SUR PAPIER
PUR FIL LAFUMA, ORNÉS
DE 4 GRAVURES EN
COULEURS D'APRÈS AQUA-
RELLES D'ARTISTES MAL-
GACHES ET NUMÉROTÉS
DE 1 A 500 FORMANT
L'ÉDITION ORIGINALE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques